

13.284

Furet

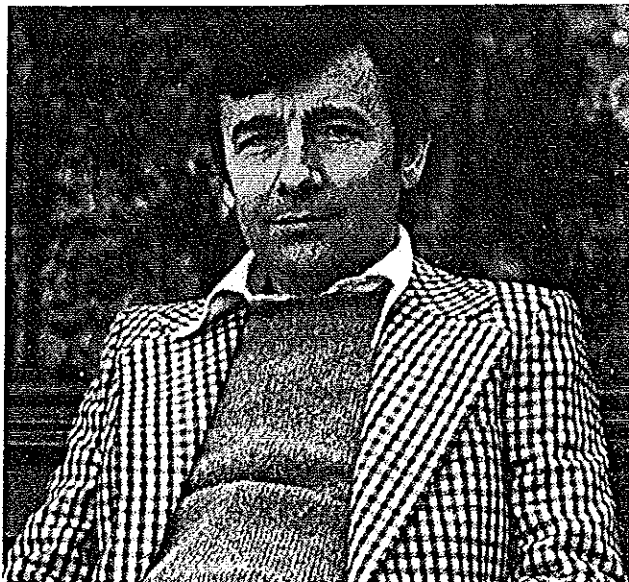
COMÉDIE DES CHAMPS ÉLYSÉES
DIRECTION CLAUDE SAINVAL
COMÉDIE EN TROIS ACTES
DE PIERRE CHESNOT
MISE EN SCÈNE DE CLAUDE SAINVAL
DÉCOR ET COSTUMES DE JEAN-DENIS MALCLÈS
ÉCLAIRAGES JEAN-DENIS MALCLÈS ET JEAN-MARIE LORMONT
ROBES DE GÉRARD BLAISE
CRÉATION À LA COMÉDIE DES CHAMPS ÉLYSÉES
LE 10 FÉVRIER 1976
© PIERRE CHESNOT 1977

A VOS SOUHAITS

DISTRIBUTION
(par ordre d'entrée en scène)

Louise	MADELEINE BARBULÉE
Le Professeur Michel Garron	MAURICE TEYNAC
Ludovic Méricourt	BERNARD BLIER
Lucie Méricourt	ANNA GAYLOR
Viviane Boissière	ANTOINETTE MOYA
Monsieur Atropos	MICHEL FORTIN
André Maréchal	JACQUES MAURY

Le Prix Tristan-Bernard de la Société des Auteurs
et Compositeurs a été décerné à Pierre Chesnot pour
sa pièce A vos souhaits en mars 1976.



Né le 19 mai 1935 à Paris.
Début chez les chansonniers en 1960 :
Théâtre de Dix Heures ; Trois Baudets ; Echelle de
Jacob ; Milord l'Arsouille etc...
Ecrit des sketches pour la Télévision dans plusieurs
émissions de variétés. A déjà écrit plusieurs spectacles :
— Le caveau de famille ; — Hôtel particulier ; — A
vos souhaits.
Actuellement termine une comédie musicale dont
Gérard Calvi compose la musique.

F.N.C.D.
Bibliothèque

Ma première pièce

Pierre Chesnot

A vos souhaits est ma première pièce, et quand on connaît les difficultés qu'une œuvre nouvelle rencontre pour être montée, on peut dire que sans Claude Sainval, directeur de la Comédie des Champs Élysées, cette pièce n'aurait peut-être jamais vu le jour et sans doute y aurait-il un auteur dramatique de moins.

En écrivant *A vos souhaits*, j'étais loin d'imaginer que la pièce recevrait le prix Tristan Bernard 1976 de la Société des Auteurs.

J'ignorais également que j'écrivais un rôle pour Bernard Blier, car sa rencontre avec le personnage de *Ludovic Méricourt* est un événement comme il en arrive quelques fois au théâtre, pour le plus grand bonheur de tous.

Entouré d'une troupe de qualité, l'immense talent de Bernard Blier éclate dans ce rôle et la critique fut unanime à saluer sa performance.

Et je vais vous faire une confidence, après avoir vu la pièce des dizaines de fois, il continue à me surprendre et de me faire rire.

Comment j'ai rencontré Pierre Chesnot...

Claude Sainval

L'année dernière, en plein juillet chaud, vers vingt et une heures, j'étais, comme souvent, assis dans mon bureau, anxieux, découragé, cerné par cent manuscrits.

Ils n'étaient pas mauvais, ils n'étaient pas exaltants non plus.

Les Zoizeaux d'Anouilh retardés, j'en étais, je m'en souviens, à l'accablement.

Personne (j'exagère peut-être) ne se sent plus pauvre, plus démuné, qu'un directeur de théâtre sans pièce.

D'une bonne lecture d'un manuscrit qui le tient en haleine, qu'il aime de la première à la dernière réplique, naît soudain la richesse, la vraie. L'argent ne vient pas tous les jours.

J'étais donc à l'inverse de cet état heureux, quand Pierre Chesnot entra dans mon bureau.

Comment m'a-t-il trouvé dans ce labyrinthe de la Comédie ?

J'étais seul au théâtre.

Pierre, ni moi, ne pouvons l'expliquer.

Il était là, cependant, son manuscrit sous le bras, timide, modeste, charmant, muni de la grâce d'un long chat des toits de Paris. Du fond de ma lassitude et de mon scepticisme (j'en vois tant !), j'ai senti que quelque chose arrivait.

Sous ce tricot fatigué et ce pantalon au fond transparent, il y avait quelqu'un.

« J'ai été chansonnier, j'ai chanté, j'ai joué, dansé ; depuis deux ans j'écris, j'écris... Je ne fais plus que ça. J'aimerais tant être joué. »

L'esprit de Paris et de ses rues, la gentillesse, la spontanéité. Pierre Chesnot m'apportait cela d'emblée. La pièce pour moi, instinctivement, était lue, presque.

Seul devant le manuscrit, j'étais convaincu du talent. Je

lui téléphonais le soir même. « On va travailler, et puis je monterai *A vos souhaits*. Vous êtes heureux ? »
« Oui, mais j'en étais sûr », me dit Pierre, très serein. Voici la jolie histoire de Pierre Chesnot. La grande aventure pour lui commence bien. Je prie les dieux du Théâtre, pour Pierre... pour moi... et pour votre plaisir, présent et futur, chers lecteurs.

les personnages

Louise : 65 ans. C'est la gouvernante de Stéphane Boissière. Elle est à son service depuis vingt ans ; depuis la mort de la première Madame Boissière.

Le Professeur Michel Garron : La belle soixantaine, grand patron des hôpitaux de Paris. Grand, distingué, fait des émissions chirurgicales à la télévision. C'est un praticien très en vue dans le milieu médical. Il est veuf et habite l'appartement du dessus.

Ludovic Méricourt : 45/50 ans. C'est un homme d'affaires qui fait de la corde raide depuis toujours, ce qui lui donne un air perpétuellement traqué.

Lucie Méricourt : 35 ans. C'est une petite bourgeoise, ou petite noblesse provinciale. Elle est la fille de sa première femme.

Viviane Boissière : 40 ans : bien en chair, pulpeuse, et sachant par où prendre les hommes.

Monsieur Atropos : C'est l'ordonnateur des Pompes Funèbres classique. Long et lugubre.

André Maréchal : 40 ans. Jeune loup de la finance, assez grand, faisant très dans le vent. On le sent impitoyable.

A vos souhaits diffusé dans 55 pays

Paul-Louis Mignon

A vos souhaits de Pierre Chesnot a été désigné pour être édité par le Centre hongrois de l'Institut international du Théâtre. Voilà un exemple de l'action concrète que l'Institut international du Théâtre, lié à l'UNESCO, mène depuis bientôt trente ans, pour favoriser les échanges à travers le monde. Sa réalisation la plus connue sans doute est le Théâtre des Nations, qui permet de faire connaître les compagnies et les styles de mises en scène les plus significatifs des différents continents.

Mais les auteurs ? En un temps où l'on tend à expliquer les difficultés du théâtre par le manque d'auteurs, l'I.I.T. s'emploie à améliorer la circulation des œuvres nouvelles. D'abord sa revue trimestrielle propose des fiches d'information détaillées sur les créations dans les pays membres de l'I.I.T. Ensuite, depuis deux ans, le Centre hongrois qui dispose d'un remarquable Institut de documentation, publie, chaque année, en français ou en anglais, et diffuse auprès des autres centres de l'I.I.T., deux pièces récemment créées de chaque pays. Ainsi, directeurs et metteurs en scène ont le moyen de prendre connaissance d'ouvrages dont ils risquaient fort jusqu'ici d'ignorer l'existence et, s'ils les apprécient, de les inscrire à leur répertoire. Pour 1976 et 1977, le Centre français de l'I.I.T. qui groupe les représentants des di-



Le décor de Jean-Denis Malclès (photo Bernard).

verses disciplines du théâtre, a choisi de présenter, avec *A vos souhaits* de Pierre Chesnot, *Tout contre un petit bois* (1) de Jean-Michel Ribes, *Loin d'Hagondange* de Jean-Paul Wenzel et *Acapulco*, *Madame* (2) d'Yves Jamiaque.

(1) Publiée dans l'Avant-Scène n° 595
(2) Publiée dans l'Avant-Scène n° 598.

La brillante carrière de *A vos souhaits*

La pièce de Pierre Chesnot a bénéficié des Tournées Karsenty-Herbert et des Tournées Baret au cours de la saison 1976/1977 avec la distribution suivante : Madeleine Barbulée (Louise) ; Jean Michaud (Professeur Michel Garron) ; Bernard Blier (Ludovic Méricourt) ; Geneviève Kervine (Lucie Méricourt) ; Patricia Karim (Viviane Boissière) ; Jean Sylvere (Monsieur Atropos) ; Albert Rieux (André Maréchal). Mise en scène de Claude Sainval. Décors de Jean-Denis Malclès.

Elle a été jouée au Théâtre Echo de Tokyo en février 1977, au Théâtre des Joliettes à Montréal en septembre, à Madrid en septembre. Elle sera jouée prochainement à Londres, en Allemagne, en Italie, à Moscou et dans plus de vingt pays.

A Tokyo...

テアトル・エコー第49回公演

中年よ大志を抱け

いま、100円で
大志を抱く大冒険喜劇



キクチ 祐三



内山 健一



高橋 祐三



井上 祐三

〈出演〉



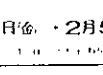
西野 祐三



大田 祐三



井上 祐三



井上 祐三



自 ビューク
ンクス
史 橋本 治子
高橋 キョーコ
美術 佐藤 剛久
照明 加藤 光治
音楽 田代 政巳
舞臺 白戸 規之
演出 原田 隆
制作 川石 武



於 テアトル・エコー
〒100 東京都千代田区千代田 9-1-6
TEL 03-3058-0022

77 1月21日(金)・2月5日(土)

¥2,000 (税別)



Madefleine Barbulée.
Louise. Il était beau dans ce costume, on
aurait dit un chef d'orchestre.



Anna Gaylor, Bernard Blier.
Lucie. Je sens que je vais craquer. La mort
de Papa, plus tes ennuis d'argent, çà fait
beaucoup, tu sais.



Antoinette Moya.
Viviane. De toutes façons, j'ai un avocat,
et croyez-moi, je toucherai ma part.

A VOS SOUHAITS

Texte intégral

LE DECOR

Nous sommes dans le bureau salon de Stéphane Boissière, le romancier bien connu. C'est une très belle pièce luxueusement meublée. Un très grand bureau trône au milieu de la pièce. Dans un angle, un grand divan de cuir, (genre Chesterfield), et, devant une très belle cheminée deux vastes fauteuils. Un peu partout, des objets rares et insolites (souvenirs de voyages). Aux murs, tableaux de maîtres voisinant avec des photos de famille et professionnelles. Dans un coin, une table surchargée de vieux journaux et de revues diverses.

On sent dans cette pièce une atmosphère de travail. Trois portes donnent dans ce bureau. Côté jardin, une porte ouvrant sur la chambre du romancier. Côté cour, une autre porte donne dans la chambre de Viviane Boissière. Au fond, entre deux panneaux bibliothèques, une grande porte permet d'accéder au couloir qui dessert tout l'appartement. Les deux chambres sont desservies par deux portes chacune ; une donnant sur le bureau et l'autre sur le couloir.

acte 1

Quand l'action commence, il est une heure du matin, et Louise, la gouvernante de Stéphane, est assise en chemise de nuit, dans le grand fauteuil du maître.

Elle semble être en proie à une grande émotion et se tamponne les yeux avec son mouchoir, tout en triturant un chapelet. La porte de la chambre de Stéphane Boissière est légèrement entrebaillée et un rais de lumière en sort.

Au bout de quelques instants, la porte s'ouvre doucement et le professeur Garron en sort.

Il a encore autour du cou son stéthoscope et tient à la main sa petite valise d'urgence. Il est également en robe de chambre et en pantoufles.

Louise en l'entendant se retourne, anxieuse.

Il y a un long silence et le Professeur Garron secoue tristement la tête.

PROFESSEUR GARRON. C'est fini. *(Louise semble se tasser sur son siège ; elle fait le signe de croix.)* Ma pauvre Louise, je sais très bien que ce n'est pas une consolation, mais la seule chose que je peux vous dire, c'est qu'il n'a pas eu le temps de souffrir.

LOUISE. Pauvre Monsieur ! Qui aurait dit ça !

PROFESSEUR GARRON. Avec le cœur qu'il avait, vous savez... c'est arrivé comment ?

LOUISE. Il est tombé d'un seul coup... derrière sa porte...

PROFESSEUR GARRON. Et il ne s'était pas plaint dans la journée ?

LOUISE. Non, il était même très bien, il a mangé, comme d'habitude. C'est arrivé à cause de cette visite ! Vous l'aviez dit : il ne lui fallait aucune émotion...

PROFESSEUR GARRON. Dans son état ce n'était pas recommandé. Que s'est-il passé ? Une visite ?

LOUISE. Lucie et son mari.

PROFESSEUR GARRON. Sa fille ! Je les croyais fâchés depuis des années !

LOUISE. Moi aussi, et puis, tout à l'heure, vers onze heures trente, le téléphone a sonné ; Monsieur était là, il travaillait...

PROFESSEUR GARRON. A onze heures trente, il n'était pas encore couché ?

LOUISE. Il était parfois deux heures du matin qu'il se tirait encore les yeux à écrire ses maudits romans. Il se relevait la nuit, il était infernal. Je ne pouvais tout de même pas le ficeler sur son lit.

PROFESSEUR GARRON. Alors, le téléphone a sonné ?

LOUISE. Oui. Il a décroché ! Et quand je lui ai porté son infusion, il m'a dit de ne pas m'étonner si j'enten-

dais sonner à la porte vers minuit. « Lucie va passer » ! Il avait l'air content. Moi, je n'ai pas montré ma surprise, et je suis allée me coucher. Une heure après, j'ai été réveillée en sursaut : on criait dans le bureau ! Ça résonnait dans toute la maison. J'en étais toute retournée. J'entendais Monsieur qui tapait sur son bureau avec sa canne. Il ne fallait pas compter sur lui pour couvrir une telle affaire !... Prenez vos responsabilités... J'ai entendu parler de prison, de chantage ! Les affaires, quoi !

PROFESSEUR GARRON. Et c'est tout de suite après leur départ que Stéphane a eu cette crise ?

LOUISE. Oui. Je suis tout de suite montée sonner chez vous...

PROFESSEUR GARRON. Hélas, on ne pouvait plus rien pour lui. Mais comment se fait-il que vous soyez toute seule ?

LOUISE. Madame Boissière est partie en vacances hier matin !

PROFESSEUR GARRON. Oui, c'est vrai ! *(Louise pleure doucement.)* Allons Louise, il ne faut pas être trop triste, Stéphane n'aimerait pas ça. Il a eu une vie magnifique, la réussite, les voyages, les femmes...

LOUISE. Ah ! les femmes ! On peut dire que depuis le décès de la première Madame Boissière, j'en ai vu défiler, et de toutes les couleurs. Et croyez-vous que c'était raisonnable d'en épouser une de presque 40 ans plus jeune que lui, avec le cœur qu'il avait... *(entre ses dents.)* ...une aventurière.

PROFESSEUR GARRON. Je vous trouve dure, Louise. Viviane n'est peut-être qu'une femme désespérée ayant trouvé auprès de Stéphane un peu de tendresse.

LOUISE. Et surtout un beau testament, vous savez je l'ai vu son manège, avec ses bottes et le reste...

PROFESSEUR GARRON. En tout cas c'est sa femme légitime, et il faut la prévenir le plus vite possible. Il faut téléphoner également à sa fille.

LOUISE. Je n'ai pas très envie de parler à ces gens-là

PROFESSEUR GARRON *(prend l'appareil et cherche le numéro dans le répertoire.)* Son nom c'est Méricourt, je crois ?

LOUISE. Oui, Ludovic. Monsieur Stéphane avait horreur de ce prénom.

PROFESSEUR GARRON *(a composé le numéro et attend.)* Allo ! Monsieur Méricourt ? Veuillez m'excuser de vous réveiller, je suis le Professeur Garron, le voisin de votre beau-père... *(Il s'interrompt un instant et écoute.)* ...malheureusement oui, il y a un quart d'heure, comment le savez-vous ? Bien entendu, nous serons là. *(Le docteur regarde le récepteur, légèrement étonné ; il le raccroche.)* D'après ce que j'ai compris, ils sont déjà en route.

LOUISE. C'est la curée. Tenez, je viens de trouver l'adresse du village de vacances où elle se trouve, c'est à Dono Ratico en Italie.

PROFESSEUR GARRON. C'est très facile, pour appeler il y a toutes les indications ; faites-le, il faut que je monte chercher des formulaires, ensuite il faudra l'habiller.

LOUISE. Lui qui n'aimait pas ça ! *(Le Professeur Garron sort. Louise déclenche le récepteur avec appréhension. Téléphoner en Italie à une heure du matin est pour Louise toute une aventure. Avec application elle compose tous les numéros. Soudain, elle sursaute.)* Pronto, si... Bonjourno... comment ! Je voudrais le 45 78 à Dono Ratico, oui, c'est le Club Méditerranée. *(elle attend.)* Allo ! C'est le Club ? Excusez-moi d'appeler si tard, mais il faut absolument que je parle à Madame Stéphane Boissière... elle est arrivée hier... Difficile ? Pourquoi, elle n'est pas dans sa chambre ? Ah ! si, il y a un bal ! Non, je ne sais pas en quoi elle peut être déguisée... oui, j'ai un message, il faudrait lui dire que son mari est décédé... Allo ! allo ! *(Louise se remet à pleurer.)* Oui, c'est triste ; dites-lui que c'est Louise et qu'elle rappelle chez elle... Tchao ! *(Elle raccroche et se mouche. Elle regarde autour d'elle et se cale dans le fauteuil.)* Pauvre Monsieur !... Toujours assis à cette table, pour écrire ses romans. Il venait juste de commencer un autre Gilda. *(Elle prend quelques feuillets et lit.)* « Après une poursuite effrénée, Philippe rattrapa Gilda. Collée au contre le mur, elle le regardait arriver en souriant. Elle savait que, maintenant, elle ne pourrait plus lui échapper. Philippe, sans un mot, lui déboutonna son corsage et enfouit son visage dedans. La jeune fille se laissa glisser sur la mousse. Philippe s'allongea sur elle et d'une main experte... » *(Louise s'arrête de lire à haute voix. Elle continue de lire en remuant les lèvres et ouvre de grands yeux. Elle s'arrête soudain et l'on sent que ce qu'elle lit est trop scabreux pour elle. Elle repose vivement les feuillets.)* Quel talent ! *(La sonnerie du téléphone résonne.)* Allo !... oui... merci... elle était déguisée en sultane ! *(Louise lève les yeux au ciel.)* En sultane ! Allo ! c'est vous, Madame Boissière ? Oui, c'est Louise... Oui, Madame, il y a une demi-heure... si vous avez un avion... entendu... oui, Mr le Professeur Garron est avec moi... C'est ça, au revoir.

Louise raccroche. Le Professeur Garron entre dans le bureau et pose sur la table un formulaire.

PROFESSEUR GARRON. Voilà le certificat de décès. Vous avez eu Madame Boissière ?

LOUISE. Oui, elle prend le premier avion demain matin.

PROFESSEUR GARRON. Comment a-t-elle pris la nouvelle ?

LOUISE. Avec beaucoup de sang-froid. Que faut-il lui mettre ?

PROFESSEUR GARRON. Un costume noir, une chemise...

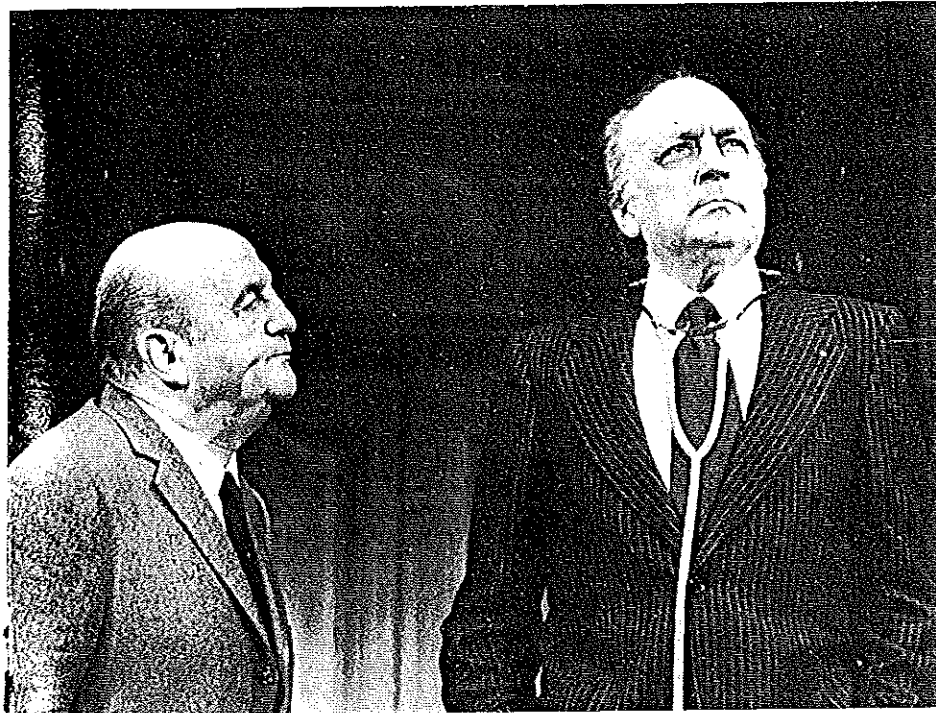
LOUISE. C'est que justement, son costume foncé est chez le teinturier. Je ne peux tout de même pas lui mettre l'habit de soirée !

PROFESSEUR GARRON. Mais si, avec sa cravate de commandeur, je suis persuadé que cette idée lui aurait beaucoup plu... sortez de quoi l'habiller, et appelez-moi.

Louise entre dans la chambre de Stéphane. On l'entend ouvrir et refermer des tiroirs. Le Professeur Garron s'est assis dans le fauteuil du maître. Il a allumé une cigarette et il contemple la grande pièce de façon très précise. Au bout d'un certain temps, il se lève et va se mettre au bout de la pièce.



Bernard Blier.
Ludovic. Ah ! Je vois professeur, avec
l'appartement de mon beau-père et le vôtre,
vous feriez un duplex.



Bernard Blier, Maurice Teynac.
Ludovic. Je ne pensais pas que les certificats
de décès se distribuient comme des
prospectus.



Bernard Blier, Jacques Maury.
Ludovic. D'ailleurs, si un jour on te met
à la porte de ta banque, tu peux téléphoner,
tu verras que je n'ai pas oublié tout ce que
tu as fait pour moi.

Et en faisant de grandes enjambées il se met à la traverser d'un bout à l'autre. On sent qu'il la mesure soigneusement. Il est surpris par Louise, les jambes écartées. Celle-ci, un habit de soirée suspendu à un porte-manteau entre les mains le regarde, étonnée. Le Professeur Garron, doucement, ramène sa jambe près de l'autre.

LOUISE. J'ai peur que ça fasse un peu... gala !

PROFESSEUR GARRON. Non, c'était un vêtement familial, Stéphane ne faisait-il pas partie du Tout-Paris ?

LOUISE, *(pleurant à moitié.)* C'est vrai, il était beau dans ce costume !

PROFESSEUR GARRON. Dites-moi, Louise ! C'est un appartement très confortable ici ?

LOUISE. C'est le même que le vôtre, non ?

PROFESSEUR GARRON. J'ai une pièce de moins, et j'ai toute une partie réservée à mon cabinet.

LOUISE. Je lui mets une chemise à jabot ou une normale ?

PROFESSEUR GARRON. Normale, je suppose... je ferai le nœud de cravate. Pour en revenir à cet appartement, vous pensez que c'est Viviane qui en aura la jouissance ?

LOUISE. Vous croyez qu'on épouse un homme de soixante-seize ans pour ses beaux yeux ?

PROFESSEUR GARRON. Tout dépend de la façon dont le testament a été rédigé.

LOUISE. Vous pouvez lui faire confiance, elle n'est pas du genre à laisser quelque chose au hasard.

PROFESSEUR GARRON. Et vous, Louise, qu'allez-vous devenir ?

LOUISE. Oh ! Pour moi ici, c'est terminé. J'ai vu et compris trop de choses. De toutes façons, je serais partie ; je voulais bien être la gouvernante de Monsieur, mais jamais je ne serais la bonne de cette femme. Et puis, elle est du genre à tout vendre.

PROFESSEUR GARRON. Cet appartement aussi ?

LOUISE. Oui ! Elle bazardera tout pour aller habiter un clapier de luxe de la Côte d'Azur. De toute façon, ses vieux jours sont assurés, parce qu'entre les terrains de Corse, la villa de Cannes, le compte en Suisse et les tableaux, même en partageant avec Lucie, ça fera des sous.

PROFESSEUR GARRON. Il avait encore d'autres tableaux ?

LOUISE. Oui, en Suisse, dans un coffre climatisé... rien que des noms connus, Corot... Rembrandt... des millions... Pensez, Monsieur, Monsieur c'était le plus gros tirage des gares !

PROFESSEUR GARRON. Oui, c'est exact, un de mes cousins a trouvé les aventures de Gilda traduit en hindou dans une petite gare de la banlieue de Calcutta.

LOUISE. Il avait un tel talent... Pauvre Monsieur...

Louise renifle et entre dans la chambre. Le Professeur Garron s'apprête à mesurer la pièce à nouveau, mais cette fois-ci dans le sens de la largeur, quand un coup de sonnette l'arrête. Louise est allée ouvrir en sortant de la chambre, par la porte qui donne sur le couloir. Ludovic Méricourt entre. C'est un homme entre quarante et cinquante

ans. Manifestement il semble être tombé du lit. Il est en robe de chambre sous son imperméable et semble être en proie à une grande excitation.

LUDOVIC. Où est-il ?

Le Professeur Garron lui désigne la porte de la chambre.

LOUISE, *(entrant.)* On ne les a jamais tant vus.

Ludovic ressort et se laisse tomber dans un fauteuil, il pousse un soupir qui pourrait bien être de soulagement.

LUDOVIC. Veuillez m'excuser, mais je suis tellement bouleversé... vous êtes le Professeur Garron sans doute ?

PROFESSEUR GARRON. Et vous le mari de Lucie ?

LUDOVIC. Oui, quand je pense qu'il y a encore deux heures, il était là, debout !

PROFESSEUR GARRON. Vous êtes tout seul ?

LUDOVIC. Non, mais comme je me suis fait retirer mon permis, c'est Lucie qui conduit, elle cherche une place.

PROFESSEUR GARRON. Comment a-t-elle pris cette affreuse nouvelle ?

LUDOVIC. Ils ne se voyaient pas souvent, mais c'était son père.

PROFESSEUR GARRON. Dites-moi, il y a deux heures, Stéphane avait-il l'air malade, fatigué ?

LUDOVIC. Pas du tout, il était en pleine forme, je me souviens, il blaguait !...

LOUISE. Oui, il blaguait tellement fort que ça m'a réveillée.

LUDOVIC, *(faisant la grimace.)* Ah ! vous nous avez entendus ?

LOUISE. Il aurait fallu être sourde.

LUDOVIC. Oui, c'est exact, on s'est un peu disputés. Vous savez comment sont les pères qui n'ont qu'une fille. Déjà à notre mariage, il nous avait fait les pires ennuis ; c'est d'ailleurs pourquoi on ne se voyait plus.

LOUISE. Jusqu'à ce soir.

PROFESSEUR GARRON. On ne peut pas rester fâchés toute sa vie.

LUDOVIC. Exactement ; c'est toujours ce que je disais à Lucie.

PROFESSEUR GARRON. Louise m'a dit qu'il s'était un peu énervé.

LUDOVIC. Oui, il était très soupe au lait... J'étais venu pour lui demander un service qui n'importe quel beau-père aurait rendu. Lui, il a refusé ; un mot en a entraîné un autre, il s'est énervé, énervé. Je lui disais : « Calmez-vous Stéphane, c'est très mauvais de vous mettre dans un état pareil. » C'est vrai, avec un cœur comme il l'avait, c'était un suicide, l'aorte a dû littéralement exploser !

On entend sonner. Louise va ouvrir et Lucie entre. C'est une femme de trente-cinq ans. Elle aussi est en robe de chambre.

LUCIE. Il est dans sa chambre ?

Elle entre dans la chambre. Les autres ne bougent plus.

LUDOVIC. Moi, les morts ça me glace, pas vous ?

PROFESSEUR GARRON. Moi, hélas, avec mon métier j'ai l'habitude.

LUDOVIC. C'est vrai, j'oubliais. A propos, mardi dernier, à la télé, j'ai vu votre opération. C'est Lucie qui m'a dit qui vous étiez. C'était très intéressant.

PROFESSEUR GARRON. Une vésicule toute simple.

LUDOVIC. Peut-être, mais c'était passionnant, on avait l'impression d'opérer soi-même.

PROFESSEUR GARRON. J'étais pourtant terriblement contracté. J'ai horreur du direct. Et puis, je m'étais disputé avec le réalisateur ; enfin, si l'émission était bonne c'est le principal.

LUDOVIC. C'était parfait. Vous avez d'autres projets ?

PROFESSEUR GARRON. Oui, un estomac, peut-être. Vous savez avec la télévision...

Il a un geste.

LUDOVIC. Si cela se faisait, prévenez-nous, cela nous ferait plaisir.

PROFESSEUR GARRON. Vraiment ? Alors tenez, je ferai même mieux, je vous enverrai deux invitations pour venir directement sur le plateau.

LUDOVIC. Ha ! Oui, je voudrais bien voir les cuisines.

PROFESSEUR GARRON. Eh bien, c'est promis.

Lucie ressort de la chambre de Stéphane et se précipite dans les bras de Ludovic. Louise entre dans la chambre.

LUCIE, *(sanglotant.)* Quand je pense que je suis partie sans l'embrasser.

PROFESSEUR GARRON. Connaissant Stéphane assez bien, soyez certaine, chère amie, qu'il vous a déjà pardonné.

LUCIE. Tout de même, si j'avais su !

LUDOVIC. Le Professeur a raison, ton père avait des défauts, il était avare, menteur, mais il n'était pas méchant.

LUCIE. Non, c'est vrai, il pouvait être dur, mais jamais méchant.

LUDOVIC. Il n'était même pas si dur que ça.

LUCIE. Si. La preuve ce soir, la façon dont il t'a traité, il a été très dur. Comme tu as dû te sentir humilié !

LUDOVIC. Il en faut plus que ça pour me toucher, beaucoup plus !

LUCIE. Ce que j'ai souffert pour toi, quand il t'a montré la porte.

LUDOVIC. Oui, tu as vu la façon dont je l'ai prise ?

LUCIE. Tu as été superbe !

Louise sort de la chambre et arrête cette scène touchante.

LOUISE. Quelqu'un peut-il venir m'aider à l'habiller ?

Lucie fait un mouvement, mais le Professeur Garron l'arrête.

PROFESSEUR GARRON. Laissez-moi y aller, Stéphane était aussi un ami.

Il entre dans la chambre derrière Louise. Ludovic, dès qu'ils sont sortis, allume un cigare et ne peut réprimer un petit mouvement de satisfaction.

LUCIE, *(se mouchant.)* Je sens que je vais craquer... La mort de papa, plus tes ennuis d'argent, ça fait beaucoup, tu sais !

LUDOVIC. Je sais, c'est très dur, mais fais-moi confiance encore un peu. Justement, nos affaires sont peut-être en train de s'arranger.

LUCIE. Tu penses vraiment que d'ici lundi tu pourras trouver cet argent ?

LUDOVIC. C'est possible.

LUCIE. Mais ça fait deux mois que tu les cherches dans tout Paris ces deux cents millions ! Il n'y a pas de raison que tu les aies plus lundi qu'un autre jour. Et lundi soir tu seras en prison, c'est tout ce que je vois pour l'instant.

LUDOVIC. Mais non, je n'irai pas en prison.

LUCIE. Mais enfin, Ludovic ! tu rêves ! Tu oublies ce qu'a dit le juge ?

LUDOVIC. Eh bien quoi ! Il a dit que ça tournerait au vinaigre si les plaignants ne retiraient pas leurs plaintes.

LUCIE. Et alors ?

LUDOVIC. Eh bien, il y a de fortes chances que pour lundi ils les retirent.

LUCIE. Mais pourquoi ?

LUDOVIC. Parce que lundi, ils seront remboursés et indemnisés !

LUCIE. Tu le penses vraiment ?

LUDOVIC. Maintenant, je vais pouvoir emprunter, on va même se bousculer pour me les apporter les deux cents millions !

LUCIE. Ah ! A cause de l'héritage !

LUDOVIC. Maintenant j'ai une garantie.

LUCIE. Tu crois ! Mais qui va te les prêter ?

LUDOVIC. Maréchal !

LUCIE. Maréchal ! Ça fait deux mois qu'il ne répond plus au téléphone ; Geneviève n'est jamais là quand je l'appelle... c'est beau l'amitié.

LUDOVIC. Quand Maréchal va apprendre que tu hérites d'une fortune, il trouvera l'argent. Il prendra ses renseignements, il m'étranglera, mais j'aurai mes deux cents millions.

LUCIE. D'ici lundi !

LUDOVIC. Oui, à 18 heures, le chèque sera sur le bureau du juge. Tout le monde est d'accord pour que ça s'arrange à l'amiable. C'est Berger qui me l'a dit.

LUCIE. Berger, comme tous les avocats, est un optimiste.

LUDOVIC. Ça marchera, je t'assure et on sauvera l'appartement et le château.

LUCIE. Si tu pouvais dire vrai !

LUDOVIC. Nous allons pouvoir tout recommencer à zéro. Déjà je respire mieux, j'ai un poids moins lourd sur la poitrine.

LUCIE. En tout cas, si tu t'en tires une fois de plus,

il ne faudra jamais oublier que c'est cet ignoble Nicolas Trumot qui a failli avoir notre peau.

LUDOVIC. Celui-là, un jour je l'étranglerai.

LUCIE. Je me demande encore comment, toi, si fin, si intelligent, tu as pu te faire rouler par ce type ! Il me faisait à moi un effet ! Je ne lui aurais pas même confié mon sac à main.

LUDOVIC. Il fallait le dire !

LUCIE. J'ai essayé ! plusieurs fois ! Et toi toujours... — Ne te mêle pas de ça ! — Tu étais littéralement hypnotisé. Il avait fait poser sur ta porte une belle plaque « Directeur général ». *(Elle ouvre son sac et en tire une plaque.)* C'est tout ce que j'ai pu sauver du naufrage.

LUDOVIC. Oh ! Merci, Lucie, je te promets de la faire revisser sur la porte de mon prochain bureau.

LUCIE. Espérons que ça ne sera pas la porte de ta cellule. Même si Maréchal accepte, tout n'est pas gagné, il n'est pas seul à décider, Maréchal.

LUDOVIC. C'est un malin et il peut beaucoup. Il va tout de même falloir qu'il morde à l'hameçon.

LUCIE. Quel hameçon ?

LUDOVIC. Il sait que je cherche de l'argent, et il attend que je lui téléphone.

LUCIE. C'est bien ce que tu vas faire, non ?

LUDOVIC. Non. Le silence ! Ça va l'inquiéter, il va s'imaginer que je suis allé me faire voler ailleurs. Il téléphonera et je serai en position de force pour discuter les conditions du prêt.

LUCIE. Tu penses vraiment que cela va se passer comme ça ?

LUDOVIC. Oui, ça t'épate, hein ! Je sens la forme qui revient. D'abord, téléphoner aux journaux. *(Il décroche le téléphone. Il forme un numéro.)* Allo ! Le Figaro ! Je suis le gendre de Stéphane Boissière, oui, le romancier, j'ai une triste information pour vous. Stéphane Boissière est décédé cette nuit à son domicile du Boulevard Saint-Germain... Comment ? Oui, je suis chez lui. D'accord ! *(Il raccroche.)* Il me rappelle.

LUCIE. Pourquoi ?

LUDOVIC. Il s'assure que ça n'est pas une blague. *(Le téléphone résonne.)* Oui, c'est moi... Vous envoyez quelqu'un ? non. Alors, faites pour le mieux ! Si ça pouvait paraître dans ufss premières éditions... D'accord. Merci. *(Il raccroche.)* Ils ont une nécro.

LUCIE. Qu'est-ce que c'est qu'une nécro ?

LUDOVIC. Un article qui donne tous les détails sur la vie des personnalités, et qu'on sort le jour de leur décès.

LUCIE. Et comment font-ils pour avoir tous ces renseignements aussi vite ?

LUDOVIC. Ils font le papier quand tu es encore vivant et ils attendent.

Louise et le Professeur Garron ressortent de la chambre. Louise met des chandelles sur des candélabres.

PROFESSEUR GARRON. Voilà, c'est terminé ; si vous voulez le voir, il est très beau.

LOUISE. Oui, on dirait un chef d'orchestre.

Louise entre dans la chambre avec des cierges allumés.

PROFESSEUR GARRON. Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais remonter me coucher, car demain matin à sept heures, je suis à l'hôpital. Mais je reste à votre disposition.

LUCIE. Merci, Professeur. *(Il sort. Lucie s'approche de la porte de la chambre, elle se recueille un instant.)* Ludovic, si l'opération financière que tu prépares réussit, il ne faudra jamais oublier que ce sera grâce à papa.

LUDOVIC. Il aura droit à ma reconnaissance. Je dirai même à toutes mes reconnaissances, et j'en ai un paquet.

Et le rideau tombe sur le Premier Tableau du 1er acte.

... Il se relève aussitôt sur le même décor.

C'est le samedi matin, il est onze heures et l'appartement est silencieux.

Louise sort de la chambre de Stéphane, on voit la lueur des cierges qui brûlent.

Louise, qui vient de veiller Stéphane, dépose un chapelet dans un coffret et se dirige vers la cuisine. On entend la porte d'entrée claquer.

Viviane Boissière, en tenue de voyage entre dans le bureau. C'est une femme bien en chair, un peu voyante, avec un côté assez « popote ».

La belle quarantaine qui sait par où prendre les hommes. Elle abandonne sa valise, et jette un coup d'œil dans la direction de la chambre de Stéphane.

Elle s'avance, regarde un instant sans entrer, fait demi-tour, et prend dans son sac une cigarette qu'elle a beaucoup de peine à allumer, car son briquet fonctionne mal.

Elle s'assoit dans le fauteuil du maître et tire voluptueusement sur sa cigarette.

Louise qui entre dans le bureau pousse un cri.

LOUISE. Ah ! c'est vous ! Excusez-moi, mais cette cigarette qui fumait... j'ai cru un instant...

VIVIANE. Je viens de rentrer. Pauvre Stéphane ! C'est arrivé comme ça !

LOUISE. Oui, après une dispute avec Lucie et son mari.

VIVIANE. Une dispute ! A cause de moi ?

LOUISE. Non, je ne pense pas.

VIVIANE. Et où sont-ils en ce moment ?

LOUISE. Madame Méricourt est aux pompes funèbres et Monsieur Méricourt à l'église Saint-Germain-des-Prés pour essayer d'organiser quelque chose.

VIVIANE. Stéphane ! A l'église !

LOUISE. Lucie y tient beaucoup, et moi aussi...

Elle se met à pleurer.

VIVIANE. Allons, Louise... c'est très pénible, mais enfin c'est une belle mort ! Il aurait pu traîner des années, malade !

LOUISE. Soixante-seize ans !

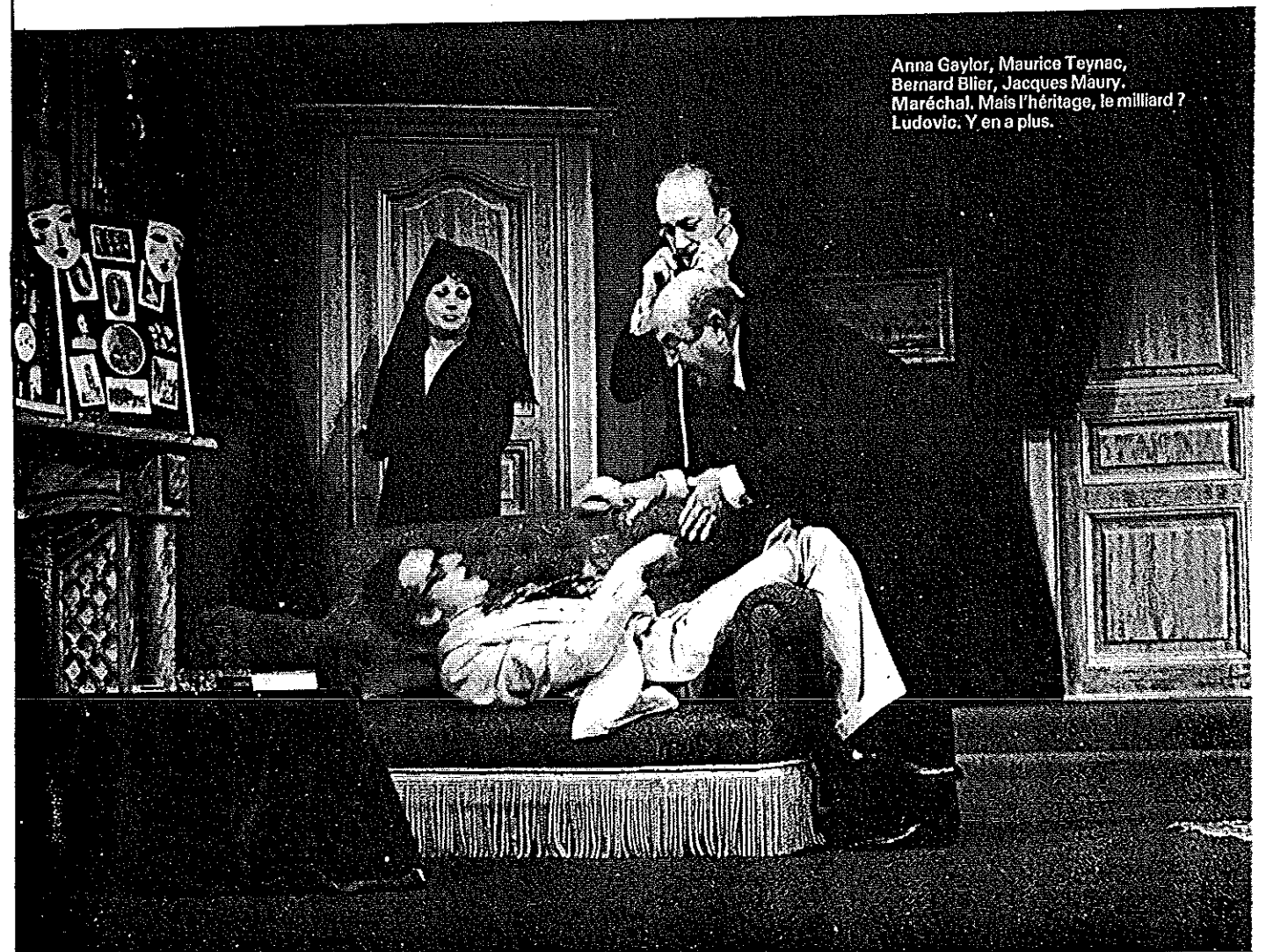
VIVIANE. Il faudra s'habituer à vivre sans lui.

LOUISE. Moi, je ne le pourrai pas. Et je voulais vous prévenir que je prendrai mon congé à la fin du mois.

VIVIANE. Comme vous voulez, je ne vous chasse pas,



Michel Fortin, Bernard Blier.
Mr. Atropos. Où est le défunt ?
Ludovic. Si je le savais !



Anna Gaylor, Maurice Teynac,
Bernard Blier, Jacques Maury.
Maréchal. Mais l'héritage, le milliard ?
Ludovic. Y en a plus.

et si je peux vous aider à retrouver une place...

LOUISE. Merci beaucoup, j'arrête de travailler.

VIVIANE. Bon !

LOUISE. J'ai de quoi vivre, je suis propriétaire d'un deux pièces à Montmartre et d'un autre dans le quartier du Marais, que je loue très cher à un P.D.G.

VIVIANE (*aigre-douce*). Je constate avec plaisir que Stéphane vous payait très bien.

LOUISE. Il ne payait pas mieux qu'ailleurs ; et puis cela n'avait pas une grande importance. Mais quand on a travaillé pendant quarante ans, en ne dépensant presque rien, on finit bien un jour par posséder quelque chose.

VIVIANE. J'en suis très heureuse pour vous. Voulez-vous vous occuper de défaire mes valises !

LOUISE. Excusez-moi, madame, mais j'ai le déjeuner à préparer, la mort de Monsieur n'a pas coupé l'appétit à tout le monde.

Elle sort en marmonnant entre ses dents.

Viviane a haussé les épaules et veut rallumer une cigarette. Son briquet ne fonctionnant toujours pas elle entre dans la chambre de Stéphane et en ressort la cigarette allumée.

Elle va fermer toutes les portes et décroche le téléphone. Elle forme un numéro.

VIVIANE. Allo... Allo... je voudrais l'Albergo di la Piaggia... allo... allo... L'Albergo di la Piaggia... prégo... yo voudrais parlé au signore Bellini. (*Ludovic a poussé la porte du bureau mais en entendant la nature de la conversation, il ne va pas se manifester. Il restera dans le couloir, mais on sentira qu'il ne perd pas une miette de ce que Viviane dit.*) Allo ! Francesco ! c'est moi... mon amour... tu as trouvé mon mot... oui, j'ai dû partir... oui, cette nuit, sans souffrir... tu m'as cherchée toute la matinée !... Il fallait que je rentre... oui, moi aussi j'attendais ces vacances... Il fait beau là-bas ? Magnifique !... Profites-en, mon chéri... qu'est-ce que tu as fait de ta nuit ? Tu as joué au poker ! et tu as gagné ? non... ah ! combien ? Mais alors tu n'as plus un sou !... J'avais laissé une enveloppe à ton hôtel ! Il n'y en a déjà plus ! Oui, je sais que les dettes de jeu sont des dettes d'honneur, mais combien leur dois-tu encore ? Comment veux-tu que je fasse maintenant, je n'ai presque plus de liquide et c'est lui qui avait le carnet de chèques !... L'héritage ! ça va demander des mois ! Francesco, ne te fâche pas, mon amour ! La semaine prochaine nous irons chez le notaire et je lui emprunterai de l'argent. Tout de suite avant ce soir ! Ah ! ils t'ont dit qu'ils te feraient ça, si tu ne les payais pas... oui, effectivement ce serait dommage... Francesco, tu me fais beaucoup de peine... Ecoute, je te promets de faire ce que je peux... oui, tu auras ton mandat... télégraphique. Au revoir, I love you !... Je t'aime en anglais... c'est ça... tchao !

Elle raccroche le téléphone.

Elle fouille dans son sac et en tire quelques billets, elle ouvre les tiroirs du bureau de Stéphane et semble désespérée.

Soudain, son regard se pose sur la collection de pistolets anciens.

Elle se dirige vers elle, décroche une magnifique paire de revolvers qu'elle enfouit dans son sac.

Ludovic entre et feint d'être surpris.

LUDOVIC. Bonjour ! Vous êtes Viviane sans doute ?

VIVIANE. Et vous Ludovic Méricourt ! J'ai beaucoup entendu parler de vous par Stéphane.

LUDOVIC. C'est bien ce qui m'inquiète.

VIVIANE. Il était tellement excessif que je me méfiais toujours un peu de ses jugements, qui étaient souvent à l'emporte-pièce.

LUDOVIC. J'en sais quelque chose... vous avez fait bon voyage ?

VIVIANE. Non, pas tellement ; nous avons été terriblement secoués au-dessus des Alpes. J'aurais bien voulu pouvoir partir dans la nuit, mais il n'y avait pas d'avion.

LUDOVIC. C'est pourquoi nous avons commencé à nous occuper des formalités. Lucie est aux Pompes Funèbres et moi je reviens de Saint-Germain-des-Prés.

VIVIANE. Je vous remercie, car j'avoue que je serais complètement perdue. Je ne comprends rien à tout ce qui est administratif... lorsque nous sommes allés chez Maître Bouloche, le notaire... Stéphane avait beau m'expliquer le nouveau testament qu'ils étaient en train de rédiger, je n'y comprenais rien. C'est d'un compliqué ! Cet appartement est partagé entre Lucie et moi, mais j'ai le droit au maintien dans les lieux... la priorité pour racheter ma part. Enfin, bref, je suis perdue...

LUDOVIC. Cela se voit.

VIVIANE. Enfin, nous verrons cela avec Maître Bouloche.

LUDOVIC. Dites-moi, puisque nous parlons de ça, sans être indiscret, j'ai cru comprendre qu'il y en avait pour une fortune. On m'a même dit que ça pourrait friser le milliard !

VIVIANE. Avec les tableaux, c'est bien possible.

LUDOVIC. Vous savez ce que nous devrions faire.

VIVIANE. Non !

LUDOVIC. Prendre dès maintenant rendez-vous avec Maître Bouloche.

VIVIANE. Vous ne pensez pas que c'est un peu tôt ?

LUDOVIC. Non. Débarrassons-nous de ces formalités le plus rapidement possible !

VIVIANE. Vous avez raison, plus vite toute ça sera réglé... (*Elle fait un numéro de téléphone.*) Allo ! Je voudrais parler à Maître Bouloche de la part de Madame Boissière... Bonjour ! C'est Viviane Boissière... oui, j'ai une bien triste nouvelle... ah ! c'est dans l'édition de France-Soir... non, je n'étais pas là, j'étais en Italie... je suis rentrée ce matin par avion... Comment ! Oui, j'ai été très secouée... surtout au-dessus des Alpes... Ah ! pardon ! Oui, bien sûr cela fait un choc d'apprendre ça ! Surtout que Stéphane était pour moi plus qu'un mari, c'était également un père. Enfin, il va falloir s'habituer à vivre sans lui. Dites-moi, j'ai près de moi le mari de Lucie, sa fille. Nous pensions que nous pourrions peut-être prendre rendez-vous dès maintenant... Dans une quinzaine, pas avant ! (*A Ludovic.*) L'enterrement a lieu quand ?

LUDOVIC. Lundi 15 heures.

VIVIANE. Lundi 15 heures... si nous disions mardi 8 heu-

res 30. Ah ! vous n'ouvrez qu'à neuf heures... Eh bien, entendu pour 9 heures. C'est ça. Au revoir. (*Elle raccroche.*) Je suppose qu'il va falloir maintenant faire la liste, pour envoyer les faire-part.

LUDOVIC. Les Pompes Funèbres s'occupent de tout. Lucie leur a donné le livre d'adresses de Stéphane.

On entend sonner à la porte. Louise est allée ouvrir et Lucie entre un journal à la main. Sur l'instant elle n'aperçoit pas Viviane.

LUCIE. Tout de même, ils auraient pu mettre une photo !

Elle aperçoit Viviane.

LUDOVIC. Lucie... c'est Viviane... la maîtresse... la femme de ton...

VIVIANE. Madame Stéphane Boissière.

Les deux femmes se regardent dans un grand silence.

LUDOVIC (*voulant détendre l'atmosphère*). Alors ! Lucie, ces formalités, pas trop d'ennuis ?

LUCIE. Non, ils vont s'occuper de tout... J'ai eu affaire à un certain Monsieur Atropos, charmant. C'est un remplaçant mais il paraît qu'il est très bien. La cérémonie sera organisée comme pour un chef d'Etat. C'est un peu cher, mais ce sont eux qui font tous les grands enterrements. Ils vont tout de même essayer de nous avoir une place au Père Lachaise.

VIVIANE. Au Père Lachaise ?

LUCIE. Mon père le méritait bien ! Vous ne pensez pas ?

VIVIANE. D'autant plus qu'il en parlait dans ses dernières dispositions testamentaires.

LUCIE. Papa a refait son testament ?

VIVIANE. Il y a deux mois. Vous n'êtes pas au courant ?

LUCIE. Tu entends, Ludovic, c'est bien ce que nous pensions. Sachez, en tout cas, que je ne suis pas disposée à me laisser spolier.

VIVIANE. Spolier ! Soyez polie ! D'ailleurs le testament est très équitable, nous partageons tout en deux.

LUCIE. Alors il suffit d'épouser un homme malade, six mois avant sa mort, pour empocher la moitié de toute une vie de travail. Ça ne vous gêne pas ?

VIVIANE. Parce que se donner seulement la peine de naître pour toucher l'autre moitié, vous trouvez ça plus moral, vous !

LUDOVIC. Mesdames, Stéphane est encore dans cette maison.

Le téléphone résonne.

Les deux femmes se précipitent sur l'appareil. C'est Viviane qui décroche la première.

VIVIANE (*reprenant un ton de circonstance*). Allo, oui, c'est sa femme... Bonjour, monsieur le Député... je vous remercie... non, il n'a pas souffert. Lundi à 15 heures à son domicile. Oui, il va falloir s'habituer à vivre sans lui. (*Elle raccroche et se tourne vers Lucie.*) De toute façon, j'ai un avocat... et croyez-moi, je toucherai ma part.

LUCIE. Porter des bottes toute la journée mérite sans doute un salaire.

VIVIANE. Votre mère portait bien des imperméables comme chemises de nuit. (*Lucie reste sans voix. Le*

téléphone résonne.) Allo !... c'est Viviane... cette nuit même... dire ce que cela me fait ne se raconte pas... merci Annie... lundi à 15 heures. (*Retrouvant le même ton d'avant le coup de téléphone.*) Quand je suis arrivée ici, j'ai trouvé dans un placard de la chambre vingt-trois imperméables de toutes les couleurs. Stéphane m'a dit qu'il les avait gardés en souvenir.

LUCIE. C'est maman qui aimait changer.

VIVIANE. Mais oui... c'est ça ! Stéphane était un excellent homme, mais tout le monde sait qu'il aimait la fantaisie.

LUDOVIC. Nous avons tous nos petites manies.

LUCIE. Pas moi !

LUDOVIC (*soupirant*). Ça, c'est vrai !

Le téléphone résonne à nouveau.

VIVIANE (*voix de circonstance*). Allo ! oui, ne quittez pas... Monsieur Méricourt, c'est pour vous. Un monsieur Bonnet.

LUCIE. Le juge !

VIVIANE. Puisque cela me paraît être une communication confidentielle, je vais en profiter pour descendre faire une course. (*Elle sourit à Lucie.*) A tout à l'heure !

Elle sort et Ludovic attend qu'elle ait refermé la porte pour prendre le récepteur.

LUDOVIC. Allo ! Oui, lui-même. Bonjour, Monsieur le Juge. Comment ! Non, je n'ai pas quitté mon domicile... mon répondeur automatique a dû vous renseigner ; j'ai un deuil dans ma famille... Oui... le romancier, nous l'enterrons lundi à 15 heures... mais non, cela ne m'empêchera pas d'être dans votre bureau à 18 heures comme convenu... Mon affaire ne s'arrange pas ! Oui, eh bien, justement, à ce sujet, j'ai du nouveau. Je suis maintenant en mesure de rembourser les plaignants. Non, mais cette fois-ci c'est vrai... j'aurai l'argent lundi... oui, une grosse rentrée d'argent, cela arrive dans nos professions ; je pense que, si je les rembourse avec des intérêts cela peut peut-être s'arranger... ce n'est pas impossible... entre gens de bonne foi... oui, je sais que lundi est la dernière limite... Soyez sans crainte, lundi à 18 heures j'apporterai les deux cents millions... merci beaucoup de votre coup de téléphone et si demain au golf vous voyez notre ami Eric, rassurez-le de ma part... au revoir, Monsieur le juge.

Il raccroche et s'éponge le front.

LUCIE (*horriifiée*). Tu lui as dit que tu avais cet argent !

LUDOVIC. Que voulais-tu que je fasse, foutu pour foutu !

LUCIE. Et si ça ne l'intéresse pas, ton ami Maréchal !

LUDOVIC. Lui ! Rater l'occasion d'empocher trois ou quatre millions au passage ! Ça m'étonnerait. En ce moment il est comme les chiens de chasse... il renifle « Tiens, Lucie Méricourt va hériter d'un gros paquet... c'est le moment de lui en prendre le plus possible ». Comme il sait que je suis aux abois, théoriquement, j'aurais déjà dû lui téléphoner : « Il regarde sa montre : déjà midi ! et Ludovic n'a pas encore appelé ! Il sait pourtant que je suis en mesure de lui prêter cet argent, la preuve, c'est que cela fait trois mois qu'il me court après ! seulement, voilà, je l'ai peut-

être un peu trop maltraité, il m'en veut... et il est bien capable d'aller frapper à une autre porte ». Alors, n'y tenant plus il décide d'appeler, pour présenter ses condoléances... le répondeur lui donne le numéro d'ici... il le compose...

Le téléphone résonne. Louise, qui vient juste d'entrer, décroche.

LOUISE (à Ludovic). Monsieur, c'est pour vous...

LUDOVIC. Monsieur Maréchal.

LOUISE. Non, c'est le bedeau de Saint-Germain-des-Prés.

LUDOVIC. Allo ! merci beaucoup... oui, c'est une bonne nouvelle... à 16 heures précises, eh bien, nous y serons... merci encore. (*Ludovic raccroche.*) C'est le bedeau qui me confirme le service religieux de lundi. Ce n'était pas facile à organiser. (*Le téléphone résonne. Ludovic décroche machinalement et sursaute.*) Allo ! qui ça ? Ah ! c'est toi, c'est toi ! (*A Lucie.*) C'est Maréchal. Moi, étonné ? Pas du tout, justement on par... qu'est-ce que tu deviens ? Les affaires ! ah ! Rome, le Japon... je vois... (*Changeant de ton.*) Oui, mon vieux, cette nuit, foudroyé... nous sommes dans un état !... Enfin, que veux-tu, c'est la vie. Mais oui, il faudra qu'on se voie... comment ? Oui, je t'ai téléphoné plusieurs fois... j'étais dans une sale affaire, mais maintenant c'est arrangé. J'avais besoin de deux cents millions... je les ai trouvés... un groupe que tu connais... un taux raisonnable ! Tu en connais des taux raisonnables quand on est pressé... ah ! bon, si j'avais su ! C'est dommage, tu vois ce que c'est de ne pas se téléphoner plus souvent... non, j'ai pensé qu'il fallait que tu réunisses ton conseil d'administration, et comme il me les faut avant lundi 18 heures ! Ah ! Tu as un groupe privé pour certaines affaires ! Je ne savais pas... à combien vous traitez... (*Il siffle.*) Alors, tu vois, je n'ai pas à regretter, les autres me font 1 % de moins. Comment ! Mais bien entendu au même taux je te donnais la préférence... oui, je peux encore, rien n'est signé... tu me fais 2 % de moins alors, là je n'hésite plus. Oui, si tu veux, passe quand tu voudras... c'est entendu ! Au revoir ! (*Ludovic raccroche et esquisse un pas de danse.*) Lucie ! Ça y est ! Nous sommes sauvés ! (*Louise qui entre le regarde, stupéfaite.*) Excusez-moi, Louise, mais nous venons d'apprendre une excellente nouvelle...

Louise ne répond pas, elle entre dans la chambre de Stéphane. Dès qu'elle a remplacé les cierges elle ressort et tombe en arrêt devant la collection de pistolets anciens.

LOUISE. Il manque une paire de pistolets !

LUCIE. Vraiment !

LOUISE (*désignant un endroit précis*). Il y avait là deux colts Navy Modèle 1851 calibre 36 avec crosse en nacre incrustée d'argent.

LUCIE. Vous êtes sûre ?

LOUISE. Ils y étaient encore il y a une heure, quand j'ai fait l'inventaire.

LUCIE. L'inventaire !

LOUISE. Dans les décès, quand des choses disparaissent ce sont toujours les domestiques qui sont accusés en premier, c'est pourquoi j'ouvre l'œil, je n'accuse personne, mais je constate.

LUCIE. C'est Viviane.

LOUISE. C'est bien possible.

LUCIE (*à Louise*). Venez avec moi.

LUDOVIC. Où vas-tu ?

LUCIE. Compter l'argenterie, s'il en reste.

On entend sonner. Louise va ouvrir et revient avec le professeur Garron.

PROFESSEUR GARRON. Bonjour. Viviane m'a demandé de passer ; elle sortait de chez l'antiquaire... Nous avons failli nous percuter.

LUCIE (*sursautant*). De chez l'antiquaire !

PROFESSEUR GARRON. Oui, celui qui est au coin, elle avait l'air pressé ! Ah ! dites-moi, j'ai lu l'article consacré à Stéphane, il est très bien fait.

LUCIE. Ils auraient pu mettre une photo.

PROFESSEUR GARRON. Vous savez, les journalistes ! Une fois, dans les programmes de télévision, ils avaient imprimé, le professeur Carrois. J'ai téléphoné pour que l'on rectifie, pensez donc ! ils s'en fichaient complètement.

LUDOVIC. Par contre, lorsqu'on aimerait qu'on écrive < châ. votre nom, alors là, ils ne font aucune erreur, c'est écrit bien gras, bien lisible, avec des lettres hautes comme ça ! Et là, il y a toujours une photo... et ressemblante. Vous voulez boire quelque chose, Professeur ?

PROFESSEUR GARRON. Non, merci, le samedi matin je suis débordé.

LUDOVIC. Soulager la souffrance ! Mais quel beau métier vous avez !

PROFESSEUR GARRON. Pas tous les jours, quand on manque de place comme moi. Croyez-moi, avoir son cabinet de consultation dans son appartement, c'est parfois l'enfer.

LUDOVIC. Tous ces gens malades qui entrent chez vous, moi je ne pourrais pas.

PROFESSEUR GARRON. Il faudrait que je puisse m'agrandir... je sais bien que ce n'est pas le moment de parler de ça, mais si un jour cet appartement était mis en vente, j'aimerais qu'on me le dise en premier.

LUDOVIC. Vous feriez un duplex !

PROFESSEUR GARRON (*s'excitant*). Oui, je ferais le cabinet et le salon d'attente en haut et mon appartement ici, avec un bel escalier dans ce coin-ci.

LUDOVIC. Moi je l'aurais plutôt vu dans l'autre coin.

PROFESSEUR GARRON. J'ai déjà mesuré, si je veux conserver la chambre de Stéphane et la bibliothèque, il n'y a pas la place.

Il mesure.

LUDOVIC. Même avec un escalier en colimaçon ?

PROFESSEUR GARRON. Je trouve que ça fait bougnat. Non, croyez-moi, ici ce sera très bien.

LUDOVIC. Mais cette cloison ?

PROFESSEUR GARRON. Elle saute, et je condamne la porte qui donne sur l'antichambre.

LUDOVIC. Et celle-là ?

PROFESSEUR GARRON. Elle saute ! Je n'ai pas besoin



Ci-dessus, Antoinette Moya, Maurice Teynac.
Professeur Garron. Qu'allez-vous devenir, Viviane ?
Viviane. Je ne sais pas, travailler peut-être.
Professeur Garron. Vous avez un métier ?
Viviane. Quand on est courageuse...

Maurice Teynac, Antoinette Moya, Anna Gaylor,
Bernard Blier, Madeleine Barbulée.
Louise. Il me laisse tout ?
Ludovic. Oui, tout, sa propriété de Cannes ! cette splendeur où
je ne suis allée qu'une fois... (Photos Bernard).



de deux chambres.

Viviane est entrée et les regarde.

VIVIANE. Mais que faites-vous donc ?

LUDOVIC. Nous regardions où le Professeur pourrait faire passer un escalier.

PROFESSEUR GARRON (*confus*). C'est-à-dire que... si un jour... enfin... je pensais...

VIVIANE. Je vous ai compris, si un jour cet appartement est à vendre, vous aurez la préférence.

LUCIE. Vous ne croyez pas que j'aurai mon mot à dire !

VIVIANE. Mais vous le direz, ma chère Lucie, vous le direz !

Louise entre avec un plateau dans lequel se trouvent des dizaines de télégrammes.

LOUISE. Des télégrammes. Il y en a du monde entier.

VIVIANE (*ouvre un télégramme*). « Bouleversé par la nouvelle, recevez mes sincères condoléances. William Bath. » Qui est-ce ?

LOUISE. Un auteur anglais qui avait tiré une pièce d'un des romans de Monsieur.

VIVIANE. « Croyez à mes regrets les plus sincères. Jean Pluvieux. » Ça c'est son éditeur.

LUDOVIC. Lui, ce qu'il regrette surtout c'est que Stéphane n'écrive plus.

VIVIANE. « Sommes toutes bouleversées. Sincères condoléances. Madame Renée. »

« Consternée par irréparable perte. Bibliothèque des Chemins de fer français. »

« Lettres françaises en deuil. Condoléances émues. Secrétariat d'Etat aux Affaires culturelles. »

Ils continuent de lire des télégrammes et cela devient comme une litanie.

Soudain, on entend un éternuement. Louise, qui se trouve tout près de la porte de la chambre, se retourne machinalement.

LOUISE. A vos souhaits, Monsieur !

Il y a un léger flottement et puis un autre éternuement très sonore, cette fois, sort de la chambre mortuaire pétrifiant tout le monde dans la stupéfaction et dans l'horreur.

acte 2

Le rideau s'ouvre sur le même décor. Ludovic est seul en scène. Il a l'air abasourdi. Il regarde fixement dans la direction de la chambre de Stéphane. Louise traverse vivement le bureau. Elle a l'air complètement affolée. Elle tient un thermomètre. Elle entre dans la chambre de Stéphane et referme la porte. Ludovic s'est levé et fait les cent pas en tirant nerveusement sur une cigarette. Viviane à son tour sort de la chambre. Elle tient à la main un papier. Lucie, qui arrive avec une bouillote, l'interpelle.

LUCIE. Que se passe-t-il ?

VIVIANE (*montrant l'ordonnance*). Le Professeur m'envoie à la pharmacie.

LUCIE. A la pharmacie ! Mais alors, il y aurait vraiment un espoir ?

VIVIANE. Sans doute.

LUCIE. Mais c'est merveilleux !

Elle entre dans la chambre. Viviane s'apprête à sortir quand Ludovic l'arrête.

LUDOVIC. Viviane ! Ce n'est pas possible ! Nous rêvons !

VIVIANE. D'après le professeur, le teint se serait légè-

ment recoloré, et la pupille aurait réagit à la lumière.

LUDOVIC. Et une pupille qui réagit, ça veut dire quelque chose ?

VIVIANE. Il faut croire que oui.

LUDOVIC. Et bien, moi, je n'y crois pas. Quand on est mort, on est mort. Sinon, où allons nous ! Enfin, vous l'avez vu comme moi : raide, froid, ciréux...

VIVIANE. Il a tout de même éternué, non ?

LUDOVIC. Mais qui nous prouve que c'est lui ! C'est peut-être le chat !

VIVIANE. Il n'y a jamais eu de chat ici.

LUDOVIC. Raison de plus, si ce n'est pas le chat c'est un cambrioleur ! Il est caché dans un placard et il éternue.

VIVIANE. Voyons Ludovic ! Pourquoi le professeur serait-il en ce moment en train de lui faire une piqûre pour soutenir le cœur ?

LUDOVIC. Enfin, Viviane ! Le professeur a délivré un certificat de décès ! Les Pompes Funèbres ont déclaré Stéphane Boissière officiellement décédé le 14 août. Ça je ne l'ai pas rêvé, je l'ai eu entre les mains, le petit papier, je l'ai lu le petit papier : déclaré décédé, etc. Je l'ai lu ! Alors qu'en dites-vous ?

VIVIANE. Que tout le monde peut se tromper !

Elle sort laissant Ludovic hébété.

LUDOVIC. Ah ! mais non ! on n'a pas le droit ! Il y a des circonstances où l'on n'a pas le droit.

Lucie sort de la chambre, très émue.

LUCIE. Son cœur s'est remis à battre. Imperceptiblement, mais c'est très net. Le Professeur me l'a fait

écouter. Tic... tac... tic... tac...

LUDOVIC. C'est sa montre !

LUCIE. Son pouls s'est remis à battre !

LUDOVIC. Et alors ! Ça prouve quoi ? que c'est un mort dont le cœur bat ! Ce ne serait pas la première fois ! Si à chaque coup il fallait se faire des idées !

LUCIE. J'étais si malheureuse de l'avoir quitté fâchée, maintenant avec un peu de chance, je pourrais peut-être lui demander pardon.

LUDOVIC. Elle se monte la tête, et allez donc ! Le cœur bat... la pupille ! Mais ton père ce n'est tout de même pas Jésus-Christ !

LUCIE. Non, mais c'était une force de la nature !

LUDOVIC. Disons plutôt une farce de la nature ! Et qu'en pense le grand Professeur Garron ?

LUCIE. Il n'ose pas encore se prononcer.

LUDOVIC. Je le comprends, il a un tel diagnostic ! Cela doit être du joli dans sa clinique !

LUCIE. C'est curieux, Ludovic, on dirait que la résurrection de Papa te contrarie.

LUDOVIC. Moi ! Contrarié ! Je suis tout simplement atterré.

LUCIE. Atterré ! Mais pourquoi ?

LUDOVIC. Parce que si ton père nous fait — appelons ça un faux départ — nous sommes à nouveau au bord du gouffre.

LUCIE. Mais pourquoi ?

LUDOVIC (*s'énerve*). Mais pourquoi ! On dirait Grock ! Ecoute-moi bien, Lucie ! Si les informations qui, depuis dix minutes, sortent de cette chambre, sont exactes, lundi soir je coucherai en prison.

LUCIE. Qu'est-ce que tu racontes !

LUDOVIC. La froide vérité.

LUCIE. Mais enfin, Maréchal accepte d'avancer l'argent ? !

LUDOVIC. Quand il va apprendre que Stéphane est en vie, il ne me prêtera plus un ticket de métro.

LUCIE. Mais pourquoi ?

LUDOVIC. Parce que si ton père est vivant, il peut disposer de sa fortune comme il l'entend, aller tout flamber au casino, faire un don de la totalité aux Petites Sœurs des Pauvres. C'est pas un joueur Maréchal, il me prêtait cet argent parce qu'il était sûr de son coup. Mais si ton père est vivant, c'est comme s'il n'y avait pas d'héritage, pas d'héritage, pas de garantie, donc pas d'argent lundi sur le bureau du juge Bonnet. On nous saisit à nouveau, l'appartement, tes bijoux, etc.

LUCIE. Tu crois vraiment que Maréchal ne marchera plus.

LUDOVIC. Jamais il ne prendra le moindre risque.

LUCIE. Mon Dieu, c'est l'affreux cauchemar qui recommence.

LUDOVIC. Oui, à moins que...

LUCIE. A moins que !

LUDOVIC. ... Que d'ici lundi, ton père cesse de se remettre. C'est notre seul espoir.

LUCIE. Alors, il faut choisir entre papa ou la prison.

LUDOVIC. Oui ! Et pourtant j'avais bien manœuvré ; Maréchal avait avalé l'hameçon et le moulinet, ça marchait comme sur des roulettes, et d'un seul coup, crac ! Tout s'effondre, ah ! je suis maudit... je suis maudit...

Ludovic s'est laissé choir sur le divan.

LUCIE. Allons, mon Ludovic chéri, un peu de courage !

LUDOVIC. Je suis fini... fini... laisse-moi... essaie de trouver un homme qui sera capable de te rendre heureuse... va, laisse-moi.

LUCIE. Ecoute-moi, Ludovic, il faut être réaliste, ce léger mieux ne peut pas durer plus de quelques heures, et d'ici lundi il y a de fortes chances pour qu'il reparte définitivement.

LUDOVIC. La pupille ! Maintenant le cœur ! Comprends-moi bien, Lucie, je ne souhaite pas la disparition de ton père.

LUCIE. Je le sais bien, Ludovic.

LUDOVIC. Mais ça aiderait.

Le Professeur Garron sort doucement de la chambre. Il a l'air terriblement ému.

PROFESSEUR GARRON. C'est incompréhensible ! C'est la première fois qu'une pareille aventure m'arrive.

LUDOVIC. Bref, en deux mots, où en est la situation ?

PROFESSEUR GARRON. Il vient d'ouvrir un œil.

LUCIE. Ah ! Mon Dieu !

Elle se précipite et entre dans la chambre.

LUDOVIC. Ce sont peut-être les nerfs !

PROFESSEUR GARRON. Quinze heures après, certainement pas.

LUDOVIC. Si je comprends bien, il éternue, le teint s'est recoloré, la pupille réagit à la lumière, le cœur bat et maintenant il ouvre les yeux.

PROFESSEUR GARRON. Oui, c'est tout à fait ça.

LUDOVIC. Mais vous avez délivré un certificat de décès !

PROFESSEUR GARRON (*gêné*). C'est exact... mais quand je l'ai examiné... tous les stigmates y étaient, tous !

LUDOVIC. Alors, comment expliquez-vous ça ?

PROFESSEUR GARRON. Simplement que le certificat de décès est une chose, et la mort une autre.

LUDOVIC. Je ne pensais pas que cela se distribuait comme des prospectus.

PROFESSEUR GARRON. Dans le cas de Stéphane, seul un encéphalogramme aurait pu nous renseigner.

LUDOVIC. N'empêche qu'il a bien failli être enterré vivant. Ce genre de bévue, c'est fréquent ?

PROFESSEUR GARRON. Je ne devrais pas le dire, mais hélas, oui.

LUDOVIC. Ah ! bon.

PROFESSEUR GARRON. Oui, des spécialistes de la question ont même avancé qu'à Paris on enterrait entre 60 et 80 personnes prématurément chaque an-

née. Un de ces Messieurs a même estimé que, sur l'ensemble du territoire ça pourrait faire une personne sur cinq cents.

LUDOVIC. Pas plus !

PROFESSEUR GARRON. Bien entendu, il faut accueillir ces chiffres avec beaucoup de prudence. D'ailleurs, un autre médecin américain, le Dr Carlton, moins pessimiste, pense qu'il faut compter une erreur sur 30.000 décès seulement.

LUDOVIC. Ah ! bon. Je préfère ça.

PROFESSEUR GARRON. Il a tout de même calculé que, pour l'Europe, au cours des deux derniers millénaires, cela représentait quatre millions d'inhumations hâtives.

LUDOVIC. Maintenant je comprends pourquoi on capitone les cercueils, on les insonorise !

PROFESSEUR GARRON. En tout cas c'est très intéressant à observer, on assiste à la lente remise en route de tout l'organisme.

LUDOVIC. Et dans le cas de Stéphane ça peut durer longtemps cette... crise ?

PROFESSEUR GARRON. Quelques heures !... Ou quelques années.

LUDOVIC. Quelques années !

PROFESSEUR GARRON. Oui, s'il se remet suffisamment, rien n'empêcherait qu'on essaie de lui coller un petit stimulateur cardiaque.

LUDOVIC. C'est fou ce que la science fait comme progrès, hein ! Ça n'arrête pas ! C'est un feu d'artifice perpétuel dans vos laboratoires. Mais bientôt, pour mourrir, il faudra se faire écraser par un autobus !

PROFESSEUR GARRON. Ce n'est même pas certain, car on arrivera à recoller les morceaux.

LUDOVIC. Si je vous comprends bien, tout cela va faire des milliers de centaines !

PROFESSEUR GARRON. Des millions ! Tout le monde a le droit de vivre cent ans.

LUDOVIC. Ce sont les caisses de retraite qui vont être contentes.

PROFESSEUR GARRON. Il est certain que l'Etat ne pourra pas offrir des retraites de quarante ans à chacun.

LUDOVIC. Et comment résolvez-vous ce problème économique ?

PROFESSEUR GARRON. En les réinsérant dans la vie active.

LUDOVIC. Travailler, des centaines !

PROFESSEUR GARRON. C'est la seule solution. Notre fonction c'est de nous battre contre la maladie, d'empêcher de mourrir ou alors nous ferions de l'euthanasie par omission.

LUDOVIC. A propos d'euthanasie, bien entendu, vous êtes contre ?

PROFESSEUR GARRON. Evidemment, pourquoi ?

LUDOVIC. Pour rien.

Louise passe la tête par la porte.

LOUISE. Docteur ! Docteur ! Il vient de décroiser les mains.

PROFESSEUR GARRON. C'est incroyable ! J'arrive !

Le Professeur Garron entre dans la chambre de Stéphane. Ludovic resté seul croise les mains et semble faire une prière. On devine pourtant qu'elle ne doit pas être en faveur du moribond. Viviane qui entre le regarde, stupéfaite.

VIVIANE. Oh ! Pardon. Vous priez !

LUDOVIC. Oui. Je suis croyant.

VIVIANE. Que se passe-t-il ?

LUDOVIC (*las*). Il a ouvert un œil, il a décroisé les mains, bref, il est rongé par la bonne santé.

VIVIANE. Vous avez dit ça sur un ton !

LUDOVIC. Oh ! Je vous en prie, ne soyons pas hypocrites, j'avais fait des projets, pas vous ?

VIVIANE. Oui... bien sûr... nous en avons tous fait, mais on ne peut pas souhaiter la mort des gens, parce que cela arrange nos affaires, ce serait monstrueux.

LUDOVIC. Je commence à comprendre les monstres.

VIVIANE. Mais il n'est pas monstrueux de penser que dans son état, Stéphane ne peut plus tenir encore très longtemps.

LUDOVIC. Si on lui pose un stimulateur...

VIVIANE. Un stimulateur !

LUDOVIC. Il pourrait repartir pour plusieurs années ! Ah ! c'est qu'ils en font des progrès... Quand je pense que c'est avec notre argent.

Louise sort en parlant avec le Professeur qu'on ne voit pas.

LOUISE. Si vous voulez, je peux lui faire un petit potage très léger avec un gros morceau de beurre.

Louise referme la porte.

LUDOVIC. Il a faim ! ! !

LOUISE. C'est ce qu'il dit.

LUDOVIC. Il parle maintenant !

LOUISE. Non pas encore. (*Elle tend à Viviane un papier.*) Tenez, regardez, il a écrit : faim.

Viviane prend le morceau de papier.

LUDOVIC. Il a peut-être voulu dire que c'était la fin.

VIVIANE. Non, il n'a pas fait de faute d'orthographe.

LOUISE. Il fait des progrès de minute en minute...

LUDOVIC. Il se remet plus vite que nous.

LOUISE (*sortant*). Dans son potage je vais lui couper des petits bouts de jambon.

LUDOVIC. Ne le gavez pas ! Ne le gavez pas !

LOUISE. Mais si on veut le tirer de là, il faut qu'il mange.

Elle sort. Ludovic se ronge les ongles et réfléchit.

LUDOVIC. Viviane, en allant à la pharmacie, vous avez parlé de ce qui nous arrive à quelqu'un ?

VIVIANE. Non, pourquoi ?

LUDOVIC. Simple curiosité.

Lucie sort de la chambre avec les deux candélabres allumés.

LUCIE. Nous aurions dû penser à les retirer plus tôt. Pa-

pa vient de demander ce que ces deux bougeoirs allumés faisaient dans sa chambre. Quand il va s'apercevoir qu'il est en habit, que va-t-on lui dire !

LUDOVIC. La vérité, qu'il allait à un enterrement.

Le Professeur Garron passe la tête.

PROFESSEUR GARRON. Viviane, si vous avez les ampoules, venez vite, je vais lui refaire une intraveineuse.

Viviane entre dans la chambre. Ludovic s'est remis à marcher de long en large. Il a l'air terriblement énérvé.

LUCIE. Qu'est-ce que tu as ?

LUDOVIC. Je crois que j'ai trouvé !

LUCIE. Une solution ?

LUDOVIC. Mais je voudrais que tu me promettes de ne pas hurler !

LUCIE. Ludovic, tu n'as tout de même pas l'intention de supprimer Papa.

LUDOVIC. Mais non, on n'en est pas encore là. Tu vas comprendre...

Au moment où il ouvre la bouche pour s'expliquer, un coup de sonnette l'interrompt. C'est la porte d'entrée. Louise, qui est allée ouvrir semble discuter avec quelqu'un, très vite le ton monte. Elle entre et referme la porte.

LOUISE. C'est un monsieur des Pompes Funèbres. Bien entendu, il ne veut pas me croire. Il me regarde comme si j'étais folle !...

LUDOVIC (*s'asseyant, soucieux*). Vous lui avez dit que Monsieur Boissière était vivant ?

LOUISE. Oui, pourquoi ? Il ne fallait pas ?

LUDOVIC. Si, bien sûr, mais il aurait fallu le prévenir avec précautions.

LOUISE. Alors, qu'est-ce qu'on en fait ? On n'en a plus besoin.

LUDOVIC. Non, mais faites-le patienter, nous allons le recevoir tout de même, c'est la moindre des choses.

LOUISE. Il n'est pas aimable, on voit bien qu'ils n'ont pas l'habitude de perdre des clients.

Elle sort.

LUDOVIC (*saisit les mains de Lucie*). A partir de maintenant, il faut joué serré. Je t'en supplie, fais exactement ce que je te demanderai de faire. C'est promis ?

LUCIE. Bien sûr, Ludovic, tout ce que tu voudras.

LUDOVIC. Bon. Alors ne lui dit pas que ton père est vivant.

LUCIE. Quoi !

LUDOVIC. Ne dis rien. Parce que, si personne d'ici lundi n'apprend que Stéphane vit encore, Maréchal apportera l'argent.

LUCIE. Jamais on ne pourra garder un pareil secret aussi longtemps.

LUDOVIC. Dès que j'aurai l'argent cela n'aura plus d'importance, tout sera signé dans les règles, et Maréchal pourra toujours pleurer.

LUCIE. Mais Ludovic, ce type des Pompes Funèbres, il vient pour voir le corps.

LUDOVIC. Ne t'inquiète pas, il en verra un. (*Ludovic prend les deux candélabres et se dirige vers la chambre de Viviane. Il allume les cierges. Il ouvre la porte.*) Arrange-toi seulement pour qu'il ne s'approche pas trop près du lit.

Il entre dans la chambre et Lucie, dès qu'il a disparu, prend une grande aspiration et va ouvrir la porte du bureau. Elle sort un instant et revient avec Monsieur Atropos, ordonnateur de la Maison Bonrepos.

Mr ATROPOS. Il me semble que votre bonne est très fatiguée. Elle parle de Monsieur Boissière comme s'il était encore vivant. Il n'y a rien là de bien étonnant, certaines personnes refusent l'idée de la mort et se réfugient dans la névrose.

LUCIE. Je ne m'étais pas rendu compte.

Mr ATROPOS. Vous devriez la surveiller.

LUCIE. Je m'en occuperai ; vous avez du nouveau ?

Mr ATROPOS. Oui, le Père Lachaise, après s'être fait tirer l'oreille comme d'habitude, a tout de même accepté d'accueillir Monsieur Boissière en raison de sa personnalité.

LUCIE. Et les faire-part ?

Mr ATROPOS. Tous parti. Je n'ai plus besoin que de quelques détails, tels que le poids, la corpulence, etc.

LUCIE. Ah ! ah !

Mr ATROPOS. Oui... Est-ce que je peux le voir ?

LUCIE. Oui, bien entendu.

Lucie, les jambes tremblantes se dirige vers la chambre de Viviane. Elle ouvre la porte, mais elle s'arrange pour empêcher Mr Atropos de pénétrer un peu trop dans la chambre. Le Pr Garron et Viviane sortent de la chambre de Stéphane. Ils aperçoivent Mr Atropos qui sort de l'autre chambre avec Lucie. Le Pr. Garron et Viviane se regardent, étonnés.

Mr ATROPOS. Il est grand et fort. Voyez-vous, je l'imaginai beaucoup plus vieux ; il était encore bel homme.

LUCIE. Oui...

Mr ATROPOS. Je vois ce qu'il faut ; c'est un grand modèle. Vous avez je crois, choisi l'acajou avec les poignées en argent et capitonné de satin bleu... Vous avez très bien fait, c'est ce que nous faisons de mieux. Nous ferons la mise en bière comme convenu lundi vers 12 heures. Si vous aviez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à nous téléphoner.

Mr Atropos se dirigeant vers la porte du bureau salue le Pr Garron et Viviane qui lui rendent son salut, hébétés.

LUCIE. Je vous raccompagne.

Au moment où il s'apprête à sortir, Louise traverse le bureau avec un plateau sur lequel fume une assiette de soupe. Mr Atropos a un regard consterné et sort, raccompagné par Lucie. Louise entre dans la chambre de Stéphane Boissière. Viviane et le Pr. Garron se demandent ce que tout cela veut dire. Le téléphone sonne. Viviane décroche.

VIVIANE. Oui. allô ! Je ne sais pas s'il est là. Ne quittez pas. C'est pour Monsieur Méricourt.

Ludovic sort de la chambre de Viviane avec encore

entre les mains un crucifix

LUDOVIC (*répondant au téléphone*). Allo ! Maître Berge. Bonjour mon cher Maître... oui, c'est exact, c'est un groupe financier... oui, soyez sans crainte, le chèque sera certifié. A dix-huit heures au Palais... non, pas avant, j'enterre mon beau-père dans l'après-midi. Oui, il s'est éteint cette nuit. La levée du corps aura lieu à 15 heures. Comme vous voulez ! Mais ne vous inquiétez plus, tout va bien.

Il raccroche. Viviane et le Professeur le regardent, les yeux hagards.

PROFESSEUR GARRON. Monsieur Méricourt... nous comprenons mal ce qui arrive. Tout à l'heure, cette étrange conversation avec un croque-mort, maintenant ce coup de téléphone. Que veut dire cette comédie ? Stéphane Boissière est vivant, bien vivant, il semble que vous l'oubliez.

LUDOVIC. Mais, pour le monde extérieur, Stéphane est décédé, vous êtes bien d'accord

PROFESSEUR GARRON. Où voulez-vous en venir ?

LUDOVIC. A ceci : qu'il est plus difficile qu'on ne croit de retourner en arrière. Même si on téléphonerait tout de suite à la mairie, nous aurions un mal fou à faire rectifier les registres. Pour l'administration, Stéphane est décédé.

VIVIANE. Oui, mais enfin, on peut prouver !

LUDOVIC. Peut-être, mais quand les gens réaliseront qu'ils ont pleuré pour rien, ils risquent de lui en vouloir. Les gens détestent que les événements ne se déroulent pas dans l'ordre, ça les angoisse.

VIVIANE. Je ne comprends pas ce que vous dites, mais je pense qu'il fallait profiter de la présence ici des Pompes Funèbres pour décommander la cérémonie.

LUDOVIC. Décommander... c'est vite dit. Etes-vous certain que lundi Stéphane sera encore vivant.

PROFESSEUR GARRON. Je ne sais pas, mais il récupère à une telle vitesse.

LUDOVIC. Vous pouvez affirmer ?

PROFESSEUR GARRON. Non...

LUDOVIC. C'est bien ce que je pensais. A cette heure-ci la cérémonie est organisée. Les télégrammes sont partis dans le monde entier, le curé de Saint-Germain-des-Prés a même annulé un concert de folk-song, c'est gentil, car Stéphane fera beaucoup moins d'argent que les Christ-man blues. Le Père Lachaise a donné son accord ! Alors qu'il n'y a même plus de place à Bagneux.

PROFESSEUR GARRON. Père Lachaise ou pas, on ne peut tout de même pas laisser organiser une cérémonie funèbre, alors que le défunt est en train de manger un potage aux vermicelles.

LUDOVIC. Imaginons que nous arrêtons tout. Les télégrammes annonçant la résurrection de Stéphane à peine partis, Stéphane meurt pour de bon. Vous nous voyez renvoyer d'autres télégrammes pour annuler les premiers ! Les gens n'y comprendront plus rien, et nous n'aurons personne.

VIVIANE. Moi aussi je déteste faire faux-bond, mais je ne vois toujours pas où vous voulez en venir.

PROFESSEUR GARRON. Moi non plus.

LUDOVIC. A part Louise, personne ici n'a intérêt à ce

que l'on apprenne que Stéphane est en vie.

PROFESSEUR GARRON. Je ne vous suis pas.

VIVIANE. Moi non plus.

LUDOVIC. Eh bien, voilà, je dois vous avouer que j'ai échafaudé une opération financière qui s'écroule si on apprend avant lundi que Stéphane n'est pas décédé. C'est pour moi une question de vie ou de mort.

PROFESSEUR GARRON. Bravo ! Vous avez une bien curieuse façon de mener vos affaires. Mais je ne vois pas en quoi cela me concerne, et pourquoi nous n'avons pas intérêt à ce que cela se sache !

LUDOVIC. Si vous croyez que délivrer un certificat de décès à un défunt qui est en train de manger un potage aux vermicelles est une bonne publicité, cela vous regarde !

PROFESSEUR GARRON. Mais... je vous l'ai dit, sans un encéphalogramme...

LUDOVIC. Moi je vous crois, mais allez dire ça à la presse. Et dans le milieu médical cela fera bon effet.

PROFESSEUR GARRON. Oh ! Je sais bien que certains de mes collègues jaloux pourront utiliser ça contre moi, mais ce n'est pas une raison suffisante pour laisser croire que Stéphane est mort. Je suis désolé pour vous, mais je ne marche pas. Et puis il est tard, j'ai des rendez-vous qui attendent. Viviane ! Si Stéphane allait plus mal, appelez-moi.

Il s'apprête à sortir.

LUDOVIC. Après une bourde comme celle-ci, vous pouvez dire adieu à votre émission de télévision.

Le Professeur Garron a un léger temps mais sort tout de même en claquant la porte.

LUDOVIC. Le Professeur a tort, il est en train de commettre une grosse erreur.

VIVIANE. Je trouve qu'il a raison. Je ne vois pas pourquoi nous entrerions dans vos combinaisons.

LUDOVIC. Vous m'avez mal compris, vous aussi.

VIVIANE. Je ne vois pas... l'héritage peut-être ! De toute façon, dans six mois, dans un an, j'ai tout mon temps.

LUDOVIC. Vous peut-être, mais Francesco, lui, a l'air pressé.

Viviane ouvre de grands yeux et balbutie.

VIVIANE (*effondrée*). Vous avez entendu ! Taisez-vous... taisez-vous... je vous en supplie.

LUDOVIC. C'est le genre à tout plaquer du jour au lendemain !

VIVIANE. Oui, je sais... cela fait deux ans qu'il veut partir. Deux ans que je me bats pour qu'il patiente. Vous avez raison, cette fois il partira, il va croire que je lui ai menti. C'est affreux d'aimer un homme à ce point-là. Que faut-il faire ?

LUDOVIC. Ne pas précipiter le mouvement d'ici lundi. Stéphane peut très bien se remettre de moins en moins.

VIVIANE. Vous avez raison, il ne faut rien dire à personne !

LUDOVIC. Nous allons continuer le jeu de l'enterrement, il faut s'y tenir, quoi qu'il arrive. Et si Stéphane meurt tout rentrera dans l'ordre.

VIVIANE. Je suis d'accord, mais le Professeur ! Louise !
Jamais elle n'acceptera.

LUDOVIC. Vous allez descendre, allez chez tous les
commerçants où Louise à l'habitude de se servir.
Vous leur direz que le choc a été trop fort, que sa rai-
son vacille et qu'elle croit depuis hier que Stéphane
est ressuscité...

VIVIANE. Vous êtes diabolique !

LUDOVIC. Ne dites pas qu'elle est folle à lier, juste un
peu dérangée.

VIVIANE. J'y vais tout de suite.

LUDOVIC. C'est encore mieux. Avant même qu'elle ne
descende.

VIVIANE. Et le Professeur ?

LUDOVIC (*levant un doigt en direction du plafond*).
Ecoutez-le marcher de long en large. Il réfléchit.

VIVIANE. J'espère pouvoir les convaincre, mais j'ai si
peu l'habitude de mentir.

LUDOVIC. Quand vous avez rejoint Francesco, vous
l'avez dit à Stéphane ?

VIVIANE (*sortant avec un geste*). Ah ! Si c'est ça men-
tir !

*Elle sort. Ludovic se laisse tomber sur le canapé. Il
ouvre une petite boîte et avale une pilule.*

LUDOVIC. Tenir, il faut tenir !

*Le Professeur Garron entre dans le bureau. Il a l'air
très abattu.*

PROFESSEUR GARRON (*toussotant*). Hum ! hum !
C'est moi. J'ai réfléchi et je me suis demandé si
j'avais le droit de prendre le risque de priver des mil-
lions de téléspectateurs d'une émission qui les pas-
sionne et qui leur est utile.

LUDOVIC. Alors vous acceptez ?

PROFESSEUR GARRON. C'est à cause, sachez-le bien,
de tous ces gens qui me font confiance chaque
mois... à cause d'eux seuls que je me fais votre
complice.

LUDOVIC. Nous ne cachons pas un crime, mais seule-
ment qu'une personne officiellement décédée est vi-
vante.

PROFESSEUR GARRON. C'est prendre un grand ris-
que.

LUDOVIC. Si cela tournait mal, on pourrait toujours dire
que Stéphane vient de sortir du coma, et personne
ne pourra prouver le contraire.

PROFESSEUR GARRON. Attention ! Quand je dis j'ac-
cepte, c'est à la seule condition que je continuerai à
le soigner.

LUDOVIC. Faites-en un centenaire si vous voulez, et,
quand il sera à nouveau sur pied, il pourra vendre ou
donner cet appartement à qui il voudra...

PROFESSEUR GARRON. Vous croyez qu'il me ferait
ça ! Il est tellement lunatique, il suffirait qu'il sente
que je tiens à cet appartement, pour qu'il le vende à
quelqu'un d'autre. Mon Dieu, c'est trop bête, que
faire ? On ne peut tout de même pas le tuer !

LUDOVIC. Professeur ! Je n'ai jamais pensé à cette so-
lution, bien que... le décès étant inscrit sur les regis-
tres de la mairie, je ne vois pas le risque. Mais, sans

aller jusque-là, je trouve qu'avec vos piqûres et vos
fortifiants, vous n'êtes pas dans le sens de l'histoire.

PROFESSEUR GARRON. Je fais mon métier.

LUDOVIC. Votre fonction est de guérir les malades.
Mais quand ils sont morts, personne ne vous deman-
de de les faire revivre. En ce moment vous faites du
zèle.

PROFESSEUR GARRON. Vous trouvez ?

LUDOVIC. Vous parlez de stimulateur cardiaque, d'en
faire un centenaire, mais savez-vous seulement si
Stéphane est d'accord ! Peut-être que vous l'ennu-
yez avec votre sollicitude. Peut-être qu'il a touché
une grosse avance de son éditeur et qu'il espérait se
tirer en douce sans effectuer la livraison.

PROFESSEUR GARRON. Vous ne trouvez pas que vous
envoyez le bouchon un peu loin !

LUDOVIC. Prouvez-moi que j'ai tort.

PROFESSEUR GARRON. Vous pensez que Stéphane,
peut-être, ne désirait plus vivre ?

LUDOVIC. Je dis que nous n'en savons rien.

PROFESSEUR GARRON (*ébranlé*). Alors, quoi faire ?

LUDOVIC. Rien. Laissons-le décider lui-même. Désor-
mais plus de piqûres, plus de fortifiant, et nous ver-
rons bien si Stéphane Boissière sans l'aide de per-
sonne, arrive à remonter la pente. S'il réussit, cela
voudra dire quelque chose et je m'inclinerai : ne pas
monter bien haut peut-être, mais tout seul !

RIDEAU

35x

*Le rideau s'ouvre instantanément. Ludovic est au té-
léphone et répond à des condoléances. La porte pa-
lière claque violemment et Louise entre, l'air furieux.
Elle pose son filet à provisions et se tourne vers Lu-
dovic qui vient de raccrocher.*

LOUISE. Monsieur Méricourt, regardez-moi, regardez-
moi bien... est-ce qu'à votre avis j'ai l'air d'une fol-
le ?

LUDOVIC. Comment ?

LOUISE. Oui, quand je vous parle comme je le fais main-
tenant, est-ce que vous avez l'impression de parler à
une folle.

LUDOVIC. Non, pas du tout.

LOUISE. Eh bien, vous êtes la première personne à me
prendre pour quelqu'un de normal depuis une heure.

LUDOVIC. Racontez-moi ça.

LOUISE. Tout a commencé à la boulangerie, cette gros-
se bonne femme me demande si l'enterrement de
Monsieur Stéphane est bien pour lundi. Je lui ré-
ponds que non, et je lui raconte tout ; la résurrec-
tion, etc. Quand j'ai terminé elle me regarde d'un
drôle d'air et elle me dit : Après l'enterrement vous
devriez partir vous reposer, madame Louise. Et en
sortant je la vois dans la glace qui se tape l'index sur
le front à l'intention de sa vendeuse. J'arrive chez
Marcel le boucher, je commande, je raconte mon
histoire, la résurrection de Monsieur. Lui aussi je le
surprends dans mon dos à se taper l'index sur le
front !

LUDOVIC. C'est peut-être un tic... un virus dans le quartier.

LOUISE. Vous me prenez pour une folle, je sais parfaitement ce que cela veut dire. Et partout, chez tous les commerçants, cela a continué... Vous devriez vous reposer, etc. En rentrant je croise Monsieur Pérez le concierge, je le connais depuis sept ans. Je lui dis comme à vous : Monsieur Pérez, est-ce que j'ai l'air d'une folle ? Je m'attendais à ce qu'il éclate de rire, pas du tout, gêné il tourne la tête et me répond : Mais non, vous êtes juste un peu fatiguée. J'ai cru que je devenais folle.

LUDOVIC. Et vous avez observé cette réaction chaque fois que vous parliez de la résurrection de Monsieur Boissière ?

LOUISE. Oui, c'était automatique. A votre avis, qu'est-ce qu'il faut faire.

LUDOVIC. N'en parlez plus.

LOUISE. Vous avez raison ; désormais, si on me demande si l'enterrement a bien lieu lundi je répondrai : oui. Et quand d'ici quelques jours ils apercevront Monsieur Stéphane passer pour aller chercher son journal, ce sont eux qui se croiront fous.

LUDOVIC. C'est la sagesse même.

LOUISE. C'est que c'est très désagréable, vous savez ! Bon, eh bien maintenant que je suis un peu calmée, je vais lui préparer un chou avec de la palette.

LUDOVIC. Pourquoi pas des tripes à la mode de Caen ?

LOUISE. Non, les tripes c'est pour plus tard, ce soir il faut encore qu'il mange légèrement.

LUDOVIC. Souhaitez-lui quand même bon appétit de ma part.

LOUISE. Et vous, que voulez-vous manger ?

LUDOVIC. Moi, rien, je suis la seule personne dans cette maison, à ne pas me sentir très bien.

LOUISE. Enfin, réfléchissez !

Elle sort. Viviane sort de la chambre de Stéphane. Elle porte une superbe paire de bottes rouges.

LUDOVIC (*fixant les bottes*). Ne me dites pas qu'il va mieux à ce point-là.

VIVIANE. Non, mais comme je sais que ça lui fait plaisir... Louise est rentrée ? Parce qu'il a faim.

LUDOVIC. Oui, à l'instant. A propos de Louise, mes compliments, tous les commerçants lui ont conseillé de partir se reposer.

VIVIANE. C'était vraiment facile, dès qu'on leur raconte que quelqu'un est dérangé, les gens sont tout de suite prêts à vous croire. Vous déjeunez avec nous ?

LUDOVIC. Déjeuner je ne sais pas, mais je ne bougerai pas d'ici. J'ai envoyé Lucie prendre les messages à l'appartement. Si on veut garder ce secret jusqu'à après-demain, il faut qu'il y ait un chef d'orchestre.

On entend sonner.

LUDOVIC. Nom de dieu ! Qui est-ce encore ?

VIVIANE. Peut-être le Professeur, c'est l'heure de la piqûre.

LUDOVIC. Non, il a décidé de ne plus lui en faire.

VIVIANE. Il essaie un nouveau traitement ?

LUDOVIC. Oui, celui du cocotier ; c'est brutal mais efficace.

Louise entre.

LOUISE. C'est un Monsieur Maréchal qui demande à voir Monsieur Méricourt.

LUDOVIC (*sursautant*). Maréchal ! Maréchal ! Mais c'est vrai ! Il m'avait dit qu'il passerait. Merci, Louise, dites-lui que je vais le recevoir dans un instant. (*Louise sort.*) Restons naturels, ces banquiers sont tellement méfiants lorsqu'ils prêtent de l'argent sur une succession. Restons naturels.

VIVIANE. Recevez ce monsieur. J'attendrai dans ma chambre au cas où vous auriez besoin de moi.

LUDOVIC (*prenant une pose « naturelle »*). Faites-le entrer.

Viviane sort et revient avec Maréchal. C'est un homme d'allure très dynamique, il se veut très sympathique, mais cette jovialité cache en réalité un esprit soupçonneux et impitoyable. Quand il entre, il a une mine de circonstance.

MARECHAL. Mon pauvre ami !

LUDOVIC. C'est très gentil à toi de t'être dérangé.

MARECHAL. Mais c'est tout naturel, dans ces circonstances.

LUDOVIC. André Maréchal, Madame Boissière, la femme de mon beau-père.

MARECHAL. Croyez, madame, à ma sympathie profonde. J'admire tant l'écrivain et bien que ne le connaissant pas, j'ai eu l'impression de perdre un ami.

VIVIANE. Oui, c'est l'effet que cela fait à tout le monde. C'est dur, très dur. Mais j'ai eu la consolation de savoir qu'il n'a pas souffert ! Veuillez m'excuser, j'ai encore mille détails à régler.

MARECHAL. C'est moi qui vous prie de m'excuser !

VIVIANE. Non, vous avez bien fait, la vie continue pour Ludovic, il ne doit pas négliger ses affaires.

MARECHAL. Je vous remercie.

VIVIANE. A bientôt.

Elle sort. Maréchal semble être hypnotisé par le bas du dos de Viviane qui s'éloigne en roulant des hanches.

LUDOVIC. C'est une femme de tête, du cran, du courage, elle remontera la pente.

MARECHAL. J'en suis persuadé... dis-moi, il avait un très bel appartement, Stéphane Boissière.

LUDOVIC. Oui, il était très riche.

MARECHAL. Je le sais ; j'ai pris mes renseignements. Ce n'est pas que je n'aie pas confiance, mais quand on réunit le Conseil d'administration et qu'il manque dix francs dans la caisse, il y a à chaque fois deux ou trois synopes.

LUDOVIC. Alors ! Mon affaire ?

MARECHAL. Quand je leur ai parlé d'un prêt sur succession, ils ont froncé les sourcils, mais comme tu es un ami, je me suis porté garant et ils ont accepté.

LUDOVIC. L'argent est débloqué ?

MARECHAL. Il le sera lundi à la première heure. Je m'en occuperai personnellement.

LUDOVIC. N'oublie pas. Un chèque certifié ! Tu sais, avec la justice !

MARECHAL. Il le sera.

LUDOVIC. Tu as essayé d'obtenir un taux un peu moins lourd.

MARECHAL. Bien entendu, tu me connais, j'ai discuté une heure, mais sans résultat, au-dessous ils ne marchaient pas.

LUDOVIC. Ils ont le droit de prendre autant ?

MARECHAL. Pourquoi ne l'auraient-ils pas ? Maintenant, si tu peux trouver plus intéressant, je comprendrais très bien. Veux-tu que j'annule le contrat ?

LUDOVIC. Non, pas du tout, je trouve ça un peu élevé, mais quand on est pressé...

MARECHAL. Alors, marché conclu ?

LUDOVIC. Bien sûr !

MARECHAL. Tu signes ici ; le reste tu le signeras lundi quand je te remettrai le chèque.

LUDOVIC. Tu veux boire quelque chose ? Scotch ?

MARECHAL. Scotch. (*Ludovic lui sert à boire.*) Entre nous, ce décès qui, bien entendu est un grand malheur, est tout de même arrivé au bon moment.

LUDOVIC. Ce n'est pas réjouissant de penser ça, mais tu as raison. C'est tout de même payer très cher !

MARECHAL. Ont-ils vu de quoi il était mort à l'autopsie ?

LUDOVIC. L'autopsie ?

MARECHAL. Oui, il n'a pas été autopsié ?

LUDOVIC. Non, il est mort d'un arrêt du cœur.

MARECHAL. D'une mort naturelle, alors ?

LUDOVIC. Très naturelle.

MARECHAL. Je ne sais pas pourquoi je m'étais mis dans la tête qu'on l'avait autopsié, j'aurais dû me souvenir qu'on ne pratique une autopsie que lorsqu'il y a une enquête. Mais alors il est ici ?

LUDOVIC (*désignant la chambre de Viviane.*) Il repose là.

MARECHAL. Les photos de lui étaient si rares que je me suis toujours demandé à quoi il ressemblait.

LUDOVIC. C'est vrai, il avait horreur des photographes.

MARECHAL. Je peux le voir ?

LUDOVIC. Comment ?

MARECHAL. Est-ce que je peux le voir ?

LUDOVIC. Le voir ! Mais... tu pourras le voir lundi, dans le hall, avant le départ du convoi.

MARECHAL. C'est qu'avec ton affaire je ne pourrai pas revenir l'après-midi... Tu sais ce que c'est, je m'étais fait une idée de lui, alors si je pouvais le saluer une dernière fois, cela me ferait plaisir.

LUDOVIC. Tu sais, physiquement, il était assez banal.

MARECHAL. Oui, mais je le vois d'une certaine façon, c'est pourquoi, puisque j'en ai l'occasion...

LUDOVIC. Très très banal même ; il avait un front moyen légèrement dégarni, des yeux bleus, deux, un nez long... oui, long...

MARECHAL. Ludovic ! Laisse-moi le voir !

LUDOVIC. Sincèrement, j'aime autant que tu ne le voies pas.

MARECHAL. Pourquoi ?

LUDOVIC. Parce que, justement, tu t'es fait une certaine idée de lui, et crois-moi il vaut mieux que tu restes sur une bonne impression. Je sais que tu es quelqu'un de sensible et je veux t'éviter ce spectacle... il n'est pas très joli... un rictus... les yeux révoltés...

MARECHAL. Si tu crois qu'un homme au bord de la faillite c'est beau à regarder, eh bien, j'en vois tous les jours et ça ne me fait rien. (*Viviane entre. Ils se retournent.*) Chère Madame, j'étais en train de demander la permission de saluer votre mari. Mais Ludovic est assez réticent.

VIVIANE. Mais pourquoi, Ludovic. Si Monsieur Marchal a envie de voir Stéphane nous ne pouvons pas le lui refuser.

LUDOVIC. Mais Viviane !

VIVIANE. D'ailleurs, vous allez voir la sérénité qu'il a dans la mort.

MARECHAL. Je vous remercie, j'étais un grand admirateur, j'ai lu tous les Gilda !

VIVIANE. Suivez-moi.

Elle l'emmène vers sa chambre.

LUDOVIC (*glissant sur le canapé*). Je vais avoir un malaise.

Viviane ouvre la porte mais s'arrange pour empêcher Marchal d'entrer. Ils restent là quelques secondes devant la porte. Ces secondes pour Ludovic durent des siècles. Effondré sur le canapé il a fermé les yeux.

MARECHAL. Vous aviez raison, quelle allure !

VIVIANE. N'est-ce pas ?

MARECHAL. Ludovic, je ne comprends pas pourquoi tu ne voulais pas le laisser voir, il est très beau... très beau.

LUDOVIC. Si tu le dis.

VIVIANE. Oui, c'était un homme rare.

MARECHAL (*regarde sa montre*). Madame, j'ai déjà beaucoup abusé de votre temps, je vous remercie de m'avoir laissé voir cette grande figure de la littérature française et j'ai été heureux de faire votre connaissance.

VIVIANE. Moi aussi. Il faudra revenir, en ami.

MARECHAL. Nous nous reverrons lundi, je dois apporter à Ludovic un certain nombre de documents à signer.

LUDOVIC. Inutile de venir, je peux très bien passer à ton bureau.

MARECHAL. Avec la cérémonie tu n'auras pas le temps. Et puis tu es un client, je suis à ton service.

LUDOVIC. Mais non ! Je t'ass...

MARECHAL. Détends-toi, Ludovic, tout va bien... lundi à midi tout sera en ordre. Chère Madame, à lundi.

Il lui baise la main.

VIVIANE. Venez quand vous voulez !

Au moment où il va pour sortir, on entend un grand cri de terreur dans la chambre de Viviane. La porte

s'ouvre et Louise sort, chancelante, et tombe évanouie dans le bureau.

VIVIANE (*à Maréchal*). Pauvre Louise, elle n'arrive pas à s'habituer, elle nous fait ça toute la journée.

MARECHAL. C'est peut-être grave.

VIVIANE. Non, ce n'est rien, nous avons l'habitude.

Elle lui ouvre la porte et Maréchal après avoir salué Ludovic, sort, suivi de Viviane. Ludovic pétrifié au milieu de la pièce regarde Louise évanouie sur le tapis. Soudain le Professeur Garron sort de la chambre de Viviane et se penche sur Louise. Il est habillé de noir.

LUDOVIC. Ah ! c'est vous...

PROFESSEUR GARRON. Oui, c'est moi... et si j'avais su qu'on me demanderait de faire chose pareille, j'aurais renoncé à toutes les émissions de télévision du monde.

LUDOVIC. Qui vous a demandé de descendre ?

PROFESSEUR GARRON. Viviane est arrivée comme une bombe, elle m'a littéralement sorti de chez moi, j'ai dû m'habiller dans l'escalier. Un homme de ma position et de mon âge.

Viviane revient.

VIVIANE. Professeur ! Vous avez été admirable !

PROFESSEUR GARRON. J'ai fait ce que j'ai pu.

VIVIANE. Elle est toujours évanouie ?

PROFESSEUR GARRON. Ne nous plaignons pas, nous aurions pu la tuer.

LUDOVIC (*à Viviane*). Merci Viviane, c'est chic ce que vous avez fait là.

VIVIANE. Je suis comme ça ; une fois dans un coup je suis régulier !

Louise revient à elle lentement. En apercevant le Professeur Garron elle a un mouvement de recul.

LOUISE. Qu'est-ce qui m'arrive ?

PROFESSEUR GARRON. Respirez à fond...

LOUISE. C'est affreux ce que j'ai vu ! Vous étiez allongé tout raide sur ce lit.

LUDOVIC. Vous êtes un peu fatiguée, c'est normal.

LOUISE. Oui, c'est ce que tout le monde me dit.

VIVIANE. Pourquoi ne partez-vous pas vous reposer chez votre nièce à Nice ?

LOUISE. Pas tant que Monsieur Stéphane aura besoin de moi. Ah ! mon Dieu ! Il est bien vivant, lui ?

VIVIANE. Mais oui, il va de mieux en mieux.

LOUISE. Je finis par ne plus très bien savoir ce qu'il se passe. Je crois que je vais aller m'allonger.

LUDOVIC. Si vous avez encore des hallucinations n'hésitez pas à nous appeler !

Louise sort du bureau, chancelante.

PROFESSEUR GARRON. La faire passer pour folle est un procédé que je ne peux pas admettre.

LUDOVIC. Moi non plus, mais j'essaie de sauver ma peau avec les moyens du bord. Dans les naufrages, il y a toujours un marin qui se précipite le premier dans un canot de sauvetage en criant : les femmes et les enfants après moi !

PROFESSEUR GARRON. Monsieur Méricourt ! Reprenez-vous ! Quels que soient les besoins d'argent, il y a des limites à l'appât du gain, et à la bassesse. Dans nos cliniques, nous pourrions aussi, si nous le voulions, faire beaucoup d'argent. Ce serait même très facile. Ah ! le fric qu'on pourrait se faire en pratiquant simplement la dichotomie !

LUDOVIC. La dichotomie !

PROFESSEUR GARRON. Oui, donner un pourcentage à un confrère qui vous adresse un client.

LUDOVIC. ~~On appelle ça dichotomie chez vous ?~~

PROFESSEUR GARRON. ~~C'est le terme employé !~~

LUDOVIC. Chez nous on dit plutôt, bakchich, pot de vin, bouquet, dessous de table, graissage de patentes...

PROFESSEUR GARRON (*le coupant*). Nous disons dichotomie.

LUDOVIC. C'est bien aussi.

PROFESSEUR GARRON. Bref, si nous acceptons cette pratique douteuse, nous pourrions nous faire nous aussi beaucoup de blé. On pourrait hospitaliser les patients un peu trop tôt, les relâcher un peu trop tard, trafiquer avec les vignettes, compter des repas et des suppléments à des patients en réanimation ou à la diète... sans parler des interventions dont la nécessité n'est pas démontrée, des radios à gogo, des analyses inutiles, etc. etc. Voilà ce que nous pourrions faire ! Mais nous, nous refusons ces pratiques, il ne nous viendrait pas à l'esprit de sacrifier la santé d'un patient à des intérêts personnels, car nous, nous avons un code de l'honneur, le sens du devoir, et surtout le respect de nous-mêmes.

LUDOVIC. Moi aussi j'ai le respect de moi-même. Je peux même vous dire que je ne suis pas mécontent de moi, parce que la combine que je viens de mettre sur pied, il fallait la trouver, croyez-moi !

PROFESSEUR GARRON. On ne se sert pas de la mort pour arranger ses affaires !

LUDOVIC. Oh ! Vous savez, j'ai connu une époque où certaines grandes familles n'hésitaient pas à dissimuler la mort du grand-père tout un week-end. On attendait le lundi l'ouverture de la Bourse, pour convertir le portefeuille en Pinay exonéré d'impôt. Vous voyez, il y a déjà eu des précédents, et dans le meilleur monde.

PROFESSEUR GARRON. Cela n'excuse rien, si vous ne craignez pas la mort, au moins respectez-la.

LUDOVIC. Je la respecte, mais je refuse de tomber dans le gâtisme sentimental. Parce qu'enfin, prenez un être tout jeune ; à peine tient-il sur ses jambes, qu'il est passé à tabac par ses petits camarades. Ensuite les éducateurs se chargent de lui apprendre que la vie n'est pas comme il pourrait le penser un joyeux pique-nique. Leur vie à eux, n'en étant pas un, il ne manquerait plus que quelqu'un s'amuse et soit heureux. Le service militaire prend le relais, quand ce n'est pas une bonne guerre qui l'envoie sauter avec qu'un sans parachute au milieu de champs de mines. S'il en réchappe, le rouleau compresseur de la vie quotidienne, dans un vacarme infernal l'aplatit comme une crêpe. Bref, tout au long de sa vie, on fait aussi peu de cas de lui que d'une poupée de chiffons. Mais à partir du moment où il est mort, qu'il ne voit et n'entend plus rien, qu'il est dans l'impossibili-

té de ressentir quoi que ce soit, tout le monde se met à marcher sur la pointe des pieds, on parle bas, on se surveille, on s'incline, on le manipule comme s'il était en cristal. Et on appelle ça le respect de la mort, alors que ce n'est qu'une immense trouille qui nous saisit tous. Parce qu'un mort, ce n'est pas fragile, ce sont les vivants qui le sont.

PROFESSEUR GARRON. Eh bien, allez tenir ce discours aux familles. Je voudrais y assister.

On entend sonner. Viviane entre, affolée.

VIVIANE. Les Pompes Funèbres.

PROFESSEUR GARRON. Je vous prévient, ne comptez pas sur moi pour retourner m'allonger.

LUDOVIC. Non, c'est mon tour. Viviane ! Par pitié, empêchez-le de s'approcher.

VIVIANE. Je ferai ce que je pourrai.

Ludovic se précipite dans la chambre de Viviane.

PROFESSEUR GARRON. Vivement que ça finisse, parce que je sens que je vais craquer.

VIVIANE. Ah ! non. Maintenant il faut tenir jusqu'au bout. *(Elle sort et revient avec Monsieur Atropos.)* Entrez, monsieur ; Mr Atropos, le Professeur Garron notre voisin.

Mr ATROPOS. Ah ! oui, c'est vous, Monsieur le Professeur, je crois, qui avez signé le certificat de décès... c'est bien ça ?

PROFESSEUR GARRON *(soupirant)*. Oui... en effet... c'est bien moi.

VIVIANE. Vous avez une communication à nous faire ?

Mr ATROPOS. Oui, tout à l'heure en prenant la météo je me suis dit qu'on ne pouvait pas laisser monsieur Boissière comme ça jusqu'à lundi.

VIVIANE. La météo ! !

Mr ATROPOS. Oui, la radio a annoncé pour demain 33° à l'ombre. On va paraître-il battre un record. Comme la mise en bière ne peut pas avoir lieu avant après-demain, nous procédons dans ces cas-là à un léger embaumement.

VIVIANE. Un embaumement ? Comme les Egyptiens ?

Mr ATROPOS. Ce n'est pas tout à fait le même procédé. Non, nous injectons un produit qui retarde le processus.

VIVIANE. Une piqûre !

Mr ATROPOS. Oui, mais c'est un spécialiste qui la fait. D'ailleurs, je l'attends. Je lui ai donné rendez-vous ici.

VIVIANE. Certainement pas ! Il n'est pas question que quelqu'un touche à Stéphane ! Ça, non, je ne le supporterai pas !

Mr ATROPOS. Madame Boissière, ne m'en veuillez pas si j'insiste, c'est indispensable.

On entend sonner.

VIVIANE *(sortant pour aller ouvrir)*. Il faudra plutôt me marcher sur le corps.

Mr ATROPOS. Mais, si vous voulez l'exposer ! !

PROFESSEUR GARRON. Ce doit être votre embaumeur, renvoyez-le, et donnez-moi les ampoules ; je m'en chargerai. N'en veuillez pas à Madame Boissière, mais elle a été très choquée et elle ne supporte

pas qu'on touche à son mari.

Mr ATROPOS. Lundi il faudra bien, pour le mettre en bière.

VIVIANE *(revenant)*. Monsieur Atropos, il y a là un Monsieur Raymond qui vous demande. Si c'est l'embaumeur ce n'est pas la peine qu'il entre.

Atropos sort.

PROFESSEUR GARRON. Voilà où nous entraîne ces mensonges !

VIVIANE. Rendez-nous encore ce service ; je saurai me montrer reconnaissante.

Elle étouffe un cri et montre la porte de la chambre de Stéphane dont la poignée tourne lentement. Mr Atropos entre avec une boîte d'ampoules.

Mr ATROPOS. J'ai renvoyé l'embaumeur, madame. *(Au Professeur Garron.)* Tenez, voilà les ampoules. *(Soudain, la porte de la chambre de Stéphane s'ouvre doucement. Viviane traverse la pièce en courant et la referme énergiquement. Elle reste debout devant, immobile, dans une pose qui n'a rien de naturel. Mr Atropos la regarde, légèrement inquiet.)* Je reviendrai lundi. *(Au docteur.)* Dites-moi, docteur, vous devriez aussi soigner madame Boissière, parce que les crises d'hystérie à la mise en bière, on n'aime pas beaucoup ça.

PROFESSEUR GARRON. J'y veillerai. Ah ! dites-moi, ce sont des intraveineuses, comment faut-il procéder ? Pas trop vite sans doute.

Mr ATROPOS *(avec un geste qui veut en dire long)*. Alors ça, vous les lui faites comme vous voulez.

PROFESSEUR GARRON. Je lui en fais combien ?

Mr ATROPOS *(un geste)*. Avec ces chaleurs, vous pouvez lui balancer toute la boîte.

Atropos sort, accompagné par le Professeur Garron. Viviane ouvre immédiatement la porte de la chambre de Stéphane.

PROFESSEUR GARRON *(entrant)*. Alors, vous croyez qu'il s'est levé ?

VIVIANE *(refermant la porte)*. Qui voulez-vous que ce soit. Louise est dans sa chambre et Ludovic dans la mienne. Là il semble dormir, mais c'est étrange. Il faudrait prévenir Ludovic que Mr Atropos est parti.

Le professeur ouvre la porte de la chambre de Viviane.

PROFESSEUR GARRON. Monsieur Méricourt ! *(Un temps.)* Monsieur Méricourt ! L'ordonnateur est parti. Il ne bouge plus !

VIVIANE *(se précipite)*. Ludovic !

On entend Ludovic qui se réveille en sursaut et qui se lève.

LUDOVIC *(sortant)*. Excusez-moi, je crois que je me suis un peu assoupi. Alors, que s'est-il passé ?

PROFESSEUR GARRON. Vous avez failli être embaumé, mon cher.

Il lui tend la boîte d'ampoules.

LUDOVIC. Et cela aurait pu me faire quelque chose ?

PROFESSEUR GARRON. Un demi-centimètre cube suffit à foudroyer un cheval.

LUDOVIC. ... C'est agréable. A part ça, tout va bien ?

VIVIANE (*toussotant*). Je ne voudrais pas vous inquiéter, mais il semble bien que Stéphane se soit levé !

LUDOVIC. Levé !

VIVIANE. Le bouton de la porte a tourné. La porte s'est entr'ouverte, c'était peut-être un courant d'air.

LUDOVIC (*effondré*). Non, ce n'était pas un courant d'air, c'était bien lui. Il a la peau dure !

PROFESSEUR GARRON (*choqué*). Monsieur Méricourt !

LUDOVIC (*se reprenant*). Oui, excusez-moi, Professeur, je ne sais pas ce qui m'arrive, on finit par dire des monstruosités. C'est simple, je ne me reconnais plus. Comment moi, le petit Ludo comme disait le curé de ma paroisse, cet enfant si gentil, si sensible, qui, les soirs de Noël, allait avec les scouts porter des colis aux vieux dans les hospices, qui à vingt ans hurlait contre les injustices sociales et militait à gauche !... (*Il montre son crâne.*) J'ai même tenez ici, pris un coup de matraque... comment donc ce petit Ludo que je croyais connaître bien, a-t-il pu devenir cet adulte qui spéculait sur la mort d'un vieillard ? Qu'a-t-il bien pu se passer ? Quelle est la cause de ce naufrage ? Eh bien, je vais vous le dire. Ce ne sont ni les femmes, ni la gloire ni l'ambition, c'est le pognon. Oui, le pognon, voilà le maître ! Le Dieu ! Il dicte sa loi, et nous obéissons. Il est partout, dans tout... le soir, après la prière, qui nous fait sourire aux anges en comptant pour mieux s'endormir, des millions ! (*Il sourit, béat.*) Le pognon ! Qui nous fait passer des nuits blanches, à regarder des zéros de toutes les couleurs qui passent comme des étoiles filantes... (*Son regard semble suivre le trajet d'une étoile filante.*) ... le pognon. Qui nous rend arrogant quand on en a, et rampant quand on n'en a plus... le pognon. Qui nous oblige à faire risette aux puissants... (*Il sourit.*) alors qu'on aurait envie de les

étrangler... (*Il joue l'envie.*) ... le pognon. Qui fait se dresser les barricades de ceux qui en veulent contre ceux qui en ont... le pognon. Qui nous fait battre des mains comme un bambin (*Il bat des mains.*) à qui on offre des bonbons... le pognon. Qui nous oblige certains soirs à raser les murs (*Il mime.*) pour aller régler quelques sombres affaires... le pognon. Qui nous fait mettre à quatre pattes (*Il s'y met.*) pour mieux renifler son odeur, comme un épagneul breton... le pognon. (*Ludovic pris par une certaine forme de délire et s'oubliant totalement se met à gesticuler, à grimacer, à la stupéfaction du Pr. Garron et de Viviane.*) Qui nous fait faire le beau ! Qui nous fait faire des bonds ! Perdre nos pantalons ! Qui nous rend gai ! Qui nous rend triste ! Qui nous rend con... le pognon... le pognon... le pognon. Voilà la bête immonde qui a tué en nous le beau petit garçon qui portait en lui tant d'espoirs, avilissant l'amour et dévorant nos âmes ! Ce pognon, je le hais ! (*Ludovic s'est effondré dans un fauteuil. Le Pr. Garron et Viviane restent interdits. Il y a un assez long silence. Ludovic semble réfléchir profondément, on dirait qu'il est pétrifié. Soudain il relève la tête et se tourne vers Viviane.*) Alors ! Vous dites qu'il s'est levé ?

VIVIANE. En ce moment il dort, mais j'en ai l'impression.

LUDOVIC (*prend sur la table la boîte d'ampoules et la tend en direction du Pr. Garron*). On pourrait peut-être lui faire une petite piqûre quand même ! ! !

PROFESSEUR GARRON ET VIVIANE (*horifiés, et reculant*). Monsieur Méricourt !

Ludovic a un geste qui en dit long sur les sentiments contradictoires qui l'agitent. Honteux, il repose doucement la boîte d'ampoules sur la table, pendant que le rideau tombe.

acte 3

C'est le lundi matin, une heure avant la mise en bière et quelques heures avant l'enterrement.

Ludovic, Lucie, Viviane et le Professeur Garron sont assis et de temps en temps se regardent, anxieux, dans un silence impressionnant.

Ils ont l'air terriblement tendus et de tous Ludovic est le plus nerveux. Il est bourré de tics et regarde sa montre sans arrêt.

PROFESSEUR GARRON (*implorant*). Monsieur Méricourt ! Soyez raisonnable, ces messieurs des Pom-

pes Funèbres seront là dans une demi-heure, nous ne pouvons pas continuer cette mascarade, ce n'est plus tenable. J'essaierai d'expliquer le phénomène, on ne peut plus attendre !

Ludovic fait semblant de ne pas entendre et ne répond pas. Le Pr. Garron a un geste de découragement.

LUCIE. Le professeur a raison, Ludovic ! Il ne faut plus compter sur papa pour arranger nos affaires.

LUDOVIC. De toute façon on ne peut compter sur personne.

LUCIE. Alors ! Qu'est-ce qu'on fait ?

LUDOVIC. Rien ! Tant que Maréchal n'aura pas apporté le chèque.

VIVIANE. Mais s'il ne vient pas ?

LUDOVIC. Il viendra, il a un peu de retard, mais il viendra. Dès que Lucie sera revenue de la banque, le chèque sera à mon compte et vous pourrez faire carillonner les cloches si vous voulez, mais pas avant.

LUCIE. Mais si Mr Atropos arrive avant Maréchal.

LUDOVIC. Alors j'essaierai d'obtenir une cellule avec vue sur la campagne. Si Atropos trouve son défunt en train de faire les cent pas dans sa chambre, ça va faire du bruit et quand Maréchal arrivera, inutile de lui faire un dessin. Je le connais mon Maréchal, c'est une vraie biche, une feuille qui tombe, une branche qui grince et hop... plus personne, évanoui, une biche, je vous dis !

On sonne. Ludovic s'est levé. Louise qui est allée ouvrir revient, l'air effaré.

LOUISE. Madame ! C'est le fleuriste... ce sont des fleurs... mais on dirait...

VIVIANE. Eh bien, mettez-les dans un vase.

Louise ouvre grande la porte et pousse devant elle une couronne mortuaire.

LOUISE. Dans un vase ?

VIVIANE. Tiens, c'est étrange ! Quelqu'un a dû se tromper.

LOUISE. Pourtant on doit savoir que Monsieur Boissière est vivant.

VIVIANE. Bien entendu, mais certains fleuristes avaient peut-être déjà pris des commandes.

LOUISE. Mais comment se fait-il que vous soyez tous en noir ?

LUDOVIC. Simple coïncidence...

LOUISE. Qu'est-ce que j'en fais ?

VIVIANE. Pour l'instant laissez-les dans l'entrée.

LOUISE. C'est gai !

Elle sort.

PROFESSEUR GARRON. Elle va finir par soupçonner quelque chose.

LUDOVIC. Tout ce qu'on lui demande c'est de tenir le coup encore un petit quart d'heure.

Le téléphone résonne.

VIVIANE (*décroche*). Monsieur Maréchal.

LUCIE. Il ne vient pas !

LUDOVIC (*à l'appareil*). Allo ! Oui... non, ne te fais pas de soucis... entendu. (*Il raccroche.*) Il s'excuse, il a un peu de retard ; pourvu qu'il arrive avant les croque-morts. (*Il croise ses doigts. On entend sonner. Ludovic se lève.*) Ce sont eux.

Louise reparait, l'œil rond.

LOUISE. Madame, il vient d'arriver des coussins et une douzaine de couronnes.

VIVIANE. Eh bien, mettez-les avec les autres, tout simplement.

Louise sort sans rien dire.

PROFESSEUR GARRON. Plus nous attendons, et plus nous aggravons notre cas ! Je me suis trompé, je suis prêt à en convenir publiquement.

LUDOVIC. Eh bien, si vous dites quelque chose, moi je raconterai publiquement, que Stéphane n'est pas revenu à la vie ce matin, mais avant-hier.

PROFESSEUR GARRON. C'est du chantage !

LUDOVIC. En affaires nous appelons ça un moyen de pression.

PROFESSEUR GARRON. Vous êtes un beau salopard !

VIVIANE. Priez plutôt pour que Stéphane ne raconte pas lui-même qu'il est sorti du coma depuis samedi (*Le téléphone résonne. Viviane décroche.*) Allo ! oui... pronto ! allo ! J'entends très mal... Qui est à l'appareil ?... Ah ! bon, ne quittez pas... un instant. (*Elle pose l'appareil.*) Excusez-moi, je vais prendre la communication dans ma chambre. On entend tellement mal.

Elle entre dans sa chambre. Mais comme elle continue de crier, on entend tout ce qu'elle dit. Les trois autres ne se privent d'ailleurs pas d'écouter.

LA VOIX DE VIVIANE. Allo ! Je t'entends très mal, parle plus fort ! Tu as reçu l'argent... j'ai vendu une paire de pistolets... Comment ! On l'enterre à 15 heures. Riche ! Pas tout de suite ! Avec toutes ces paperasses... oui... ça coûte cher, alors je t'embrasse. Tchao !

Viviane sort de la chambre légèrement rouge.

VIVIANE. C'est un ami qui me téléphonait ses condoléances d'Italie.

Ludovic la regarde avec un petit sourire.

LUDOVIC. C'était le moment d'annoncer la bonne nouvelle.

VIVIANE. Non ! Il faut que tout le monde soit d'accord.

PROFESSEUR GARRON. Je le suis, dès maintenant.

LUDOVIC. Je donnerai le signal. (*Il regarde sa montre.*) Bien entendu, personne ici n'acceptera qu'on mette Stéphane dans le cercueil, même pour cinq minutes. Le temps que Maréchal donne le chèque. Cinq minutes !

VIVIANE. Non. On ne touchera plus à Stéphane.

LUDOVIC. Oh ! Un petit somnifère et hop ! dans la boîte, cinq minutes.

VIVIANE. Non !

Louise entre.

LOUISE. L'entrée est pleine de fleurs.

VIVIANE. Nous nous en occuperons plus tard. Il est maintenant l'heure de penser à déjeuner.

LOUISE. Je tiens à vous prévenir qu'il n'y a rien de prêt ! On ne peut pas tout faire à la fois, la fleuriste et la cuisinière.

VIVIANE. Que préparez-vous pour le repas de Monsieur ?

LOUISE. Je vais lui demander, s'il veut que je lui réchauffe des tripes, il s'est tellement régalé hier soir.

Elle entre dans la chambre.

VIVIANE (*au professeur*). Des tripes ! Vous ne trouvez pas ça un peu lourd ?

PROFESSEUR GARRON. Si. Mais...

Un geste.

Louise ressort de la chambre, l'air affolé.

LOUISE (*bégayant*). Monsieur ! Monsieur !

Ils se lèvent tous d'un bond.

LUDOVIC. Il est mort ?

LOUISE. Il n'est plus dans sa chambre.

Ils se précipitent tous vers la chambre. Ils reviennent

dans le bureau et se précipitent dans toutes les directions.

La pièce reste vide un instant, on les entend chercher.

Ludovic revient dans le bureau. Il est effondré, il s'arrache les cheveux et se tord les mains.

LUDOVIC. Mais qu'est-ce que je lui ai fait, pour qu'il s'acharne ?

VIVIANE (*entrant*). Il n'est pas dans la salle de bains.

PROFESSEUR GARRON. Ni dans la cuisine.

LUDOVIC. Il faut bien qu'il soit quelque part ! Ou alors il nous fait une farce ! Il nous fait une farce ! Ah ! le coquin ! On va le trouver ! Hou hou ! Stéphane ! Je vous ai vu ! Stéphane ! Stéphane ! Allons, ce n'est pas très gentil de jouer à nous faire peur ! Allez, quoi, soyez chic ! Montrez-vous, vous avez gagné !

LOUISE (*entrant*). La porte de l'escalier de service est ouverte !

LUDOVIC. Quoi ?

LOUISE. Il lui arrivait souvent d'utiliser cet escalier, il avait une manie, il ne fermait jamais cette porte en sortant.

LUDOVIC (*atterré*). Il est sorti... dans la rue ?

LOUISE. S'il n'est pas ici et que la porte soit ouverte !

LUDOVIC. Mais il était trop faible !

VIVIANE. Avec le monte-charge il a très bien pu descendre.

LUDOVIC. Alors, il est passé devant la loge du concierge !

VIVIANE. ... Il y a une petite porte qui débouche derrière l'immeuble, dans l'autre rue.

LOUISE. Voulez-vous que j'aille demander à Mr Pérez, s'il l'a vu passer ?

LUDOVIC. Oui, mais ne posez pas de questions brutales. De toute manière s'il a vu Stéphane, il en parlera le premier.

LOUISE. Ça lui apprendra à me prendre pour une folle !
Elle sort.

LOUISE (*revient*). Encore des gerbes !
Elle ressort.

LUDOVIC. Vous pouvez être sûr qu'il est sorti par la grande porte, et si par hasard le concierge ne l'a pas vu, il a été frapper à la loge. Il me haïssait ! Ah ! cette fois c'est la fin.

Lucie entre par le fond, habillée pour sortir.

LUCIE. Je descends le chercher. Je ne veux pas laisser papa seul dans la rue !

Elle sort.

LUDOVIC. Mais comment se fait-il qu'il ait réussi à s'échapper. Il aurait fallu le surveiller.

PROFESSEUR GARRON. On ne pouvait tout de même pas l'attacher !

LUDOVIC. Vous savez ce qui se passe en bas en ce moment ? Il y a déjà un attroupement ! Et quand Maréchal apprendra la nouvelle, il ne montera même pas jusqu'ici. Il fera demi-tour.

VIVIANE. Je suis persuadée que Stéphane est passé par la petite porte et que personne ne sait rien encore.

PROFESSEUR GARRON. Sauf les gens chez qui il s'est rendu.

VIVIANE. C'est plutôt de ce côté qu'il faut se tourner. Où a-t-il bien pu aller ?

PROFESSEUR GARRON. Se faire soigner à l'hôpital ou alors à R.T.L. ou Europe 1.

LUDOVIC. Ah ! Je vous en prie, ne plaisantez pas ! Viviane, est-ce que Stéphane avait une petite amie ?

VIVIANE. Une petite amie ?

LUDOVIC. C'était tout de même un cochon, Stéphane, il ne faut pas l'oublier.

VIVIANE. Une petite amie est un bien grand mot.

LUDOVIC. Son numéro de téléphone ?

VIVIANE (*lui désignant le bloc*). Regardez à Micheline... Plutôt une call-girl, je le laissais vivre sa vie.

PROFESSEUR GARRON. Monsieur Méricourt ! Dans son état de faiblesse !

LUDOVIC (*faisant le numéro*). Etat de faiblesse ou pas, Stéphane était tout de même un vieux cochon, alors... Allo ! c'est mademoiselle Micheline ? Oui, bonjour, non ce n'est pas Madame Renée qui m'envoie... Comment ? Mais ça m'est complètement égal que vous soyez prise jusqu'à demain minuit... je veux juste un renseignement. Est-ce que vous n'auriez pas en ce moment chez vous Monsieur Boissière ? (*A part.*) En général ils ne disent jamais leurs noms. Allo ! avez-vous près de vous un très vieux monsieur ? Oui ! Alors, soyez assez gentille pour le prévenir que toute sa famille l'attend et qu'on ne lui dira rien. Mais non, je ne me fous de personne... C'est ça, passez-le moi... Allo, Stéphane ! c'est Ludovic ! (*Soudain Ludovic fait la grimace et écarte le récepteur de son oreille.*) Ne criez pas comme ça ! Ça peut arriver à tout le monde ! Oh ! ça va ! (*Il raccroche.*) C'était bien un vieux monsieur, mais ce n'était pas Stéphane.

PROFESSEUR GARRON. Il est peut-être allé décommander lui-même son enterrement.

LUDOVIC (*sursautant*). Vous dites ça sérieusement ?

PROFESSEUR GARRON. N'oubliez pas qu'il avait le sens de l'humour. Car si Louise a surpris quelque chose elle aura été très contente de le lui répéter.

LUDOVIC (*il compose le numéro*). Je les appelle. Allo ! La maison Bonrepos ? Ici, monsieur Méricourt, le gendre de Stéphane Boissière... Vous n'avez pas vu mon beau-père... Qu'est-ce que je raconte ? Comment ? Non. Non, nous ne nous impatientons pas. Au contraire... vous avez tout votre temps... oui, je sais qu'il est onze heures ! (*Il raccroche.*) Ils sont partis mais le fourgon est tombé en panne.

PROFESSEUR GARRON. Il n'est donc pas allé là-bas ?

LUDOVIC. Les autres n'arriveraient pas avec la caisse. (*On le regarde sévèrement.*) Si en plus il faut surveiller son langage ! Mais où est-il ?

Louise entre.

TOUS (*en chœur*). Alors !

LOUISE. Monsieur Pérez m'a dit que, si je continuais à l'ennuyer avec mes visions, il appellerait l'hôpital. Alors, si vous voulez savoir où est monsieur, occupez-vous-en vous-mêmes, j'en ai assez de passer pour une folle, assez !

Elle sort.

VIVIANE. C'est bien ce que je pensais, il est sorti par derrière.

LUCIE (*entrant, essoufflée*). Je ne l'ai pas trouvé. J'ai couru jusqu'au boulevard. Mon Dieu... sorti dans la rue, dans son état... en habit de soirée !

VIVIANE. Il a dû plonger dans un taxi, juste en bas, à la station.

Sonnette.

LOUISE (*entrant*). C'est Monsieur Maréchal.

LUDOVIC (*sursautant*). Maréchal ! Nom de Dieu !

PROFESSEUR GARRON. Je croyais que vous l'attendiez !

LUDOVIC. Je l'avais complètement oublié. Louise, faites-le entrer. Lucie, dès que tu as le chèque, tu fonces à la banque.

Maréchal entre.

MARECHAL. Ludovic ! Ma pauvre Lucie, chère Madame, Monsieur, excusez-moi, avec toutes ces signatures et ces paperasses, j'ai cru que je n'arriverais jamais !

LUDOVIC. Il aurait été plus normal que je me déplace.

MARECHAL. Non, non... je t'en prie, dans des circonstances comme celles-ci...

Il a prononcé cette phrase sans quitter les seins de Viviane des yeux.

VIVIANE (*se levant*). Nous allons vous laisser régler vos affaires.

LUDOVIC. Nous n'en avons que pour quelques instants. (*Maréchal regarde fixement le Pr. Garron.*) C'est le Professeur Garron, le voisin de ce pauvre Stéphane.

Viviane et le Professeur Garron sortent. Ludovic fait un signe à Lucie, pour qu'elle reste à proximité. Elle sort à son tour.

MARECHAL. Alors, tu es content ? Tout est là. (*Il tape sur sa serviette.*) Plus que quelques paraphes et nous aurons terminé.

LUDOVIC (*se précipitant sur un stylo*). Alors, je signe où ?

MARECHAL (*sortant des papiers*). En bas à droite de chaque feuille...

Ludovic se met à signer à toute vitesse un nombre impressionnant de feuillets. Soudain, on entend un coup de sonnette qui fait sursauter Ludovic et qui le fait accélérer encore plus au grand étonnement de Mr Maréchal.

LUDOVIC. Il y en a encore beaucoup ?

MARECHAL. Plus que deux... voilà... c'est terminé... voici ton chèque... certifié...

LUDOVIC (*prend vivement le chèque des mains de Maréchal et se dirige vers la porte*). Scotch ?

MARECHAL. Scotch, pour fêter l'événement.

LUDOVIC. Bonne idée, je vais demander qu'on apporte de la glace. (*Il ouvre la porte et appelle.*) Lucie ! (*Lucie apparaît, Ludovic lui tend le chèque et Lucie disparaît.*) Lucie ! Demande à Louise de nous apporter de la glace.

Il revient vers Maréchal et se laisse tomber dans un

fauteuil.

MARECHAL. Eh bien, je suis très content d'avoir pu te rendre ce service.

LUDOVIC. Je ne l'oublierai pas.

MARECHAL. C'est tout naturel ! Je suis persuadé que tu en aurais fait autant.

LUDOVIC. C'est exact ! D'ailleurs si un jour on te met à la porte de ta banque, que tu ne retrouves de travail nulle part, que tu sois obligé de vendre tous tes meubles, ta maison de Chantilly et celle d'Hossegor, eh bien, tu peux téléphoner, tu verras que je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour moi.

Viviane entre la première, suivie du Professeur et de Monsieur Atropos.

VIVIANE. Oh ! pardon, nous croyions que vous aviez terminé.

MARECHAL. Je vous en prie.

VIVIANE. Monsieur Atropos voudrait procéder à la mise en bière le plus rapidement possible.

Mr ATROPOS. Oui, car nous sommes déjà très en retard et... (*Il s'interrompt et fixe Ludovic.*) C'est fou ce que vous pouvez ressembler au défunt, vous !

LUDOVIC. C'est normal, je suis son gendre.

Mr ATROPOS. Ah ! Vous ne pouvez pas le cacher. Oui, je voudrais bien commencer tout de suite.

LUDOVIC. Avant, vous ne refuserez pas de prendre un verre avec nous.

Mr ATROPOS. Il ne faudrait pas trop traîner, car j'ai mes lascars qui sont à la cuisine et...

VIVIANE. Oui, quatre costauds, que j'ai envoyés à Louise pour qu'elle leur prépare un casse-croûte. Il faut que ça mange des gaillards comme ça ! Ils ont des épaules !...

Mr ATROPOS. Nous préférons prendre quatre costauds que six malingres. C'est plus avantageux pour la maison. (*Atropos vide son verre d'un trait.*) Avec des lascars pareils on peut déménager n'importe qui.

Il se lève. Ludovic lui remplit son verre.

LUDOVIC. Ne me dites pas que vous n'êtes pas capable de boire deux verres de suite en société.

Mr ATROPOS. Je ne refuse pas, mais c'est le troisième enterrement de la matinée... c'est du chouette !

Il fait claquer sa langue.

LUDOVIC. Allons, encore une petite goutte.

Il remplit le verre d'Atropos à ras bords.

MARECHAL (*qui fixe depuis un petit moment le Professeur Garron*). Veuillez m'excuser, Monsieur, il me semble vous avoir déjà vu quelque part.

LUDOVIC (*se précipitant*). A la télévision... c'est le Professeur Garron de l'émission « Ce soir on opère » qui passe tous les mois.

MARECHAL (*pas convaincu*). Oui... c'est possible.

Ludovic prend un mouchoir et cache le bas du visage du Professeur.

LUDOVIC. Comme ça ! tu ne le reconnais pas mieux.

MARECHAL (*s'approchant*). C'est curieux... c'est surtout le profil.

VIVIANE (*s'approchant et détournant son attention*). Alors, cher Monsieur, racontez-moi... cela doit être passionnant d'être un grand banquier.

MARECHAL. Grand banquier, n'est pas le terme exact ; disons que j'ai quelques responsabilités dans une banque.

Pendant ce temps, sur un signe de Ludovic le professeur Garron a préféré sortir.

VIVIANE. Pour moi qui suis un esprit simple, si vous apportez des gros chèques, vous êtes un grand banquier.

Maréchal rit et dévore Viviane des yeux.

LUDOVIC (*faisant signe à Viviane de ne pas retenir Maréchal*). Oui, c'est un grand banquier, mais c'est également un homme qui a beaucoup de travail et pour qui le temps est de l'argent.

MARECHAL (*au bord de l'apoplexie*). N'exagérons rien, je fais partie d'une nouvelle génération qui aime prendre son temps, profiter de tous les plaisirs de la vie... la table, les arts, l'amour !

Mr Atropos regarde sa montre et essaie de se relever, mais il retombe dans son fauteuil.

Il se relève avec effort, mais Ludovic profite qu'il a son verre tendu au bout de son bras pour le lui remplir.

Atropos boit.

Mr ATROPOS (*la voix pâteuse*). C'est pas tout de rigoler, mais l'heure tourne, et je les connais mes lascars ! Si jamais ils ont mis le nez dans une bouteille de rouge, ils risquent de ne plus pouvoir soulever une boîte d'allumettes.

Il se lève.

LUDOVIC. Vous avez raison, plus vite cela sera fait, c'est un moment tellement pénible pour tout le monde... allez ! hop ! le coup de l'étrier.

Il remplit le verre d'Atropos qui proteste mollement. Pendant ce temps, Maréchal est en train de serrer Viviane de près.

MARECHAL. Il faudra venir me voir à la banque. Et si vous avez des actions, je vous conseillerai.

VIVIANE. C'est gentil.

MARECHAL (*lui donnant sa carte*). Vous pouvez appeler à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

VIVIANE. Et que dirait Madame Maréchal ?

MARECHAL. Je suis en instance de divorce.

VIVIANE. Ah ! bon... Comme c'est dommage.

MARECHAL. Il faut que je parte, et dans ces pénibles moments il vaut mieux que vous restiez en famille.

VIVIANE. Je vous raccompagne.

Elle sort avec Maréchal. Pendant ce temps Atropos chancelant, se dirige vers la porte de la chambre de Viviane.

Ludovic l'aperçoit au moment où il a la main sur la poignée de la porte.

Il se précipite.

LUDOVIC. Mr Atropos ! Un instant, s'il vous plaît, juste le temps de s'habituer à cette affreuse idée.

Mr ATROPOS. Moi, je veux bien, monsieur, mais vous savez, quand il faut y aller faut y aller !

LOUISE (*entrant*). Dites-moi ! Qu'est-ce que c'est ces quatre types qui sont en train de dévorer le réfrigérateur ?

LUDOVIC. Ce sont des collègues de Monsieur.

LOUISE (*apercevant Atropos*). Le revoilà, celui-là ! Qu'est-ce qu'on vous a dit : que Monsieur Boissière était parti faire un petit tour.

Mr ATROPOS. Elle va de plus en plus mal, dites-donc !

LUDOVIC. Oui, ne la contrarions pas. (*A Louise.*) J'étais justement en train de demander à Monsieur Atropos si on pouvait récupérer nos arrhes.

LOUISE (*à Atropos*). Pour moi, il a très bien pu aller faire un tour à la piscine comme tous les lundis. Si c'est ça, il sera de retour dans une heure.

Louise sort.

Atropos tourne la poignée de la porte.

LUDOVIC (*criant*). Un moment, Mr Atropos ! J'ai oublié de vous demander de quel bois était fait le cerceuil.

Mr ATROPOS. C'est de l'acajou massif, avec des poignées en argent. Si vous voulez le voir, il est en bas.

LUDOVIC. Et l'acajou, c'est bien ? C'est résistant ?

Mr ATROPOS. C'est ce qu'on fait de mieux.

LUDOVIC. Ça ne travaille pas trop à l'humidité !

Mr ATROPOS (*s'énervant un peu*). Personne ne s'est jamais plaint. Maintenant, il faut absolument que...

LUDOVIC. La concession ! C'est un trentenaire... ou un centenaire ?

Mr ATROPOS. Un centenaire.

LUDOVIC. Vous êtes certain ? Parce que je ne voudrais pas que, dans trente ans, hop !

Il a un geste.

Mr Atropos au bord des larmes sort un papier de sa serviette.

Mr ATROPOS. Tenez, lisez vous-même, voici le contrat... cen... te... naire... .

LUDOVIC. Et alors, au bout de cent ans que se passe-t-il ?

Mr ATROPOS. Vous pouvez prolonger.

LUDOVIC. Pour cent ans encore ?

Mr ATROPOS. De ce que vous voulez.

LUDOVIC. Il faudra que j'en parle à Lucie, mais c'est certainement ce que l'on fera.

Mr ATROPOS. Maintenant, je peux m'occuper de Monsieur Boissière ?

LUDOVIC. Mais bien sûr... on bavarde, on bavarde... Ah ! la cérémonie ! Tout est réglé ?

Mr ATROPOS. Oui, monsieur, tout.

LUDOVIC. Le service d'ordre !

Mr ATROPOS. J'ai téléphoné... moi-même.

LUDOVIC. Le service religieux.

Mr ATROPOS. A 15 heures, les tapis seront déroulés, les chœurs seront en place... ne vous faites aucun souci.

LUDOVIC. Et l'itinéraire !

Mr ATROPOS. Quoi, l'itinéraire ?

LUDOVIC. Par où allez-vous passer pour vous rendre au Père Lachaise ?

Mr ATROPOS. Le boulevard Saint-Germain... le pont Sully, le boulevard Henry IV, la Bastille et la rue de la Roquette.

LUDOVIC (*faisant la grimace*). Vous prenez la rue de la Roquette ! Elle est toujours très embouteillée, on risque de se trouver coincé des heures.

Mr ATROPOS. Vous avez une meilleure idée, vous !

LUDOVIC. Je prendrais, comme vous, jusqu'à la Bastille, et puis ensuite le Richard-Lenoir, et la rue du Chemin-Vert.

Mr ATROPOS. En sens interdit.

LUDOVIC. Tiens ! Depuis quand ?

Mr ATROPOS (*effondré*). Dix ans ! Quinze peut-être ! (*Et d'un seul coup il ouvre la porte. Il se retourne vers Ludovic.*) Vous l'avez changé de chambre ?

LUDOVIC. Oui, elle était trop bruyante.

Mr ATROPOS. Est-ce que je peux savoir où il est ?

LUDOVIC. Si je le savais !

Mr ATROPOS (*montrant la porte de Monsieur Boissière*). Il est ici ! C'est bien ça ? Je brûle !

LUDOVIC. Oui, enfin c'est là qu'il était encore ce matin.
Atropos entre dans la chambre de Stéphane et ressort.

Mr ATROPOS. Bon, allons-y ! Je vais aller voir si mes lascars sont encore en état de tenir un tournevis.

LUDOVIC (*bégayant*). Mais, dites-moi, vous n'êtes pas surpris ?

Mr ATROPOS. Surpris de quoi, Monsieur, après dix ans de pratique !

LUDOVIC. Mais enfin, Monsieur Atropos ! Le lit est vide !

ATROPOS. Qu'il soit livide, dans son état, c'est normal.

LUDOVIC. Vous ne voulez pas dire qu'il est là ?

ATROPOS. Qui ça, monsieur ?

LUDOVIC. Monsieur Boissière.

Il s'approche doucement, regarde par la porte et recule lentement.

Mr ATROPOS. Ou c'est moi qui ai trop bu, ou la schizophrénie gagne tout le monde.

*Louise, Viviane et le Professeur Garron entrent dans le bureau. Ils ont l'air affolé.
Atropos sort.*

VIVIANE. Louise dit que Stéphane...

LUDOVIC. Oui, il est là.

LOUISE. Vous voyez ! Et il a encore laissé la porte de l'escalier de service ouverte.

LUDOVIC. Il est là, mais cette fois-ci, vous devriez aller voir, Professeur.

On entend sonner à la porte. Ils entrent tous dans la chambre.

La personne qui sonne à la porte s'énerve et carillonne.

Louise sort en pleurant de la chambre et va ouvrir. Les autres ressortent de la chambre de Stéphane.

PROFESSEUR GARRON. Vous savez, avec la vie qu'il a menée, on ne pouvait pas espérer un miracle.

Maréchal fait irruption dans la pièce.

MARECHAL. Ludovic ! Le flash ! A la radio !

LUDOVIC. Quel flash ?

MARECHAL. Celui qui annonçait que l'écrivain Stéphane Boissière avait été aperçu descendant d'un taxi, par un de ses amis. (*Ludovic, sans un mot, ouvre la porte de la chambre de Stéphane. Bafouillant.*) Vraiment... C'est affreux ! Je suis... comment dire... mais la radio c'est tout de même pas croyable. (*Soudain, il réfléchit.*) Attends ! Tu permets ? (*Il s'avance de nouveau vers la chambre et regarde longuement à l'intérieur.*) Ce n'est pas lui que j'ai vu samedi, dans l'autre chambre.

LUDOVIC. Qui voulais-tu que ce soit ?

MARECHAL. Oh ! ça sent l'entourloupe ! J'ai un flair pour ça. Ça sent l'entourloupe !... Je suis terriblement physionomiste, l'autre avait un nez... tiens, comme Monsieur... (*Il désigne le Professeur Garron.*) et un menton... comme Monsieur... d'ailleurs, c'était lui ! Hein ! C'est bien vous qui, samedi, étiez allongé dans cette chambre ?

PROFESSEUR GARRON. Oui.

LUDOVIC. Il faisait la sieste.

MARECHAL. Avec un crucifix.

PROFESSEUR GARRON. Je n'ai pas à me justifier. Des circonstances... Je connais mon métier, Monsieur... Pardon.

Il sort.

MARECHAL. C'est à moi que vous voulez faire croire une chose pareille ?

LUDOVIC. De toute façon, maintenant que mon beau-père est mort, tu ne risques plus rien.

MARECHAL. Parce que j'ai risqué quelque chose ?

LUDOVIC. Tout à l'heure la radio disait la vérité. C'est bien Stéphane Boissière qu'on a vu descendre d'un taxi.

MARECHAL (*comprenant*). Il était vivant ?

LUDOVIC. Depuis samedi matin.

MARECHAL. Pourquoi l'avoir caché ?

LUDOVIC. Si tu avais su que Stéphane était vivant, tu m'aurais prêté les deux cents millions ?

MARECHAL. Certainement pas ! Il aurait très bien pu aller tout flamber au Casino... quel salaud tu fais !... Mais tu es certain que cette fois...

LUDOVIC. C'est le professeur qui le dit. Avoue que c'est bien joué.

MARECHAL. Assez. Bien entendu, mon chèque est déjà à la banque ?

LUDOVIC. Oui, Lucie y est en ce moment.

MARECHAL. Bravo !

LUDOVIC. Dans deux ou trois mois, dès que nous aurons réalisé une partie de l'héritage, nous te rembourserons tout avec en plus ta confortable commission.

MARECHAL. Confortable ! Avec les risques que j'ai

pris ! Quel salaud ! Et je lui aurais prêté deux cents millions sans garantie... mais tu es un criminel !

LUDOVIC. Avec toi, je suis à bonne école !

Ils rient.

Le Professeur Garron rentre avec sa mallette, jette un regard désapprobateur sur les deux amis et pénètre dans la chambre du mort.

MARECHAL. Mais quand je pense à ce qui a failli m'arriver ! ! (*Il rit.*) Quel fumier !

LUDOVIC. Oui, hein !

VIVIANE (*entrant*). Messieurs !

Le téléphone résonne.

LUDOVIC (*décroche*). Maître Bouloche.

VIVIANE. Allo ! (*Haut.*) Bonjour maître... oui... il est rentré !... Il était chez vous ! Mais nous ne le savions pas ! Lui parler ? Ah ! non, ce n'est pas possible... oui, il s'est éteint en arrivant, avec le cœur qu'il avait, cela ne pouvait pas durer... oui... mais je me demande ce qu'il est allé faire à votre étude. Comment ! De nouvelles dispositions...

LUDOVIC (*inquiet*). Que se passe-t-il ?

VIVIANE. ... S'il a fait un nouveau testament... ne me laissez pas dans cette incertitude. C'est grave ?.. que me laisse-t-il ? Eh bien, répondez ! (*Garron apparaît comme pour calmer le bruit.*) Comment, rien... plus rien du tout ! Mais je suis sa femme légitime !... Je croyais... bon.

Viviane sonnée se laisse choir sur une chaise, pendant que Ludovic lui prend le récepteur des mains.

LUDOVIC. Allo ! Ici le mari de Lucie. C'est vrai ! C'est dans le nouveau testament ! Il a dû prendre de nouvelles dispositions en ce qui concerne Lucie. Co... Comment ! pas un sou non plus ! Mais c'est impossible ! (*Il hoquette, et s'effondre doucement.*) Oui, je suis au courant.. et dans ces cas-là ! c'est tout ce qu'il y a de légal. Légal ou pas, il n'avait tout de même pas le droit de faire une chose pareille. Oui, je vous écoute. (*Il raccroche et il se laisse tomber à côté de Viviane.*) Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il lui a pris !

MARECHAL (*inquiet*). Ludovic, c'est grave ?

LUDOVIC. Tu parles. Stéphane a déshérité Lucie.

MARECHAL. Tu ne veux pas dire que...

LUDOVIC. Si, mon vieux.

MARECHAL (*bégayant*). Mais alors ! Ma ga... ga... ma garantie... tu me fais une farce... c'est une blague ?

LUDOVIC. Oh ! Fous-moi la paix ! Ce n'est pas le moment !

MARECHAL. Mais l'héritage... le milliard !

LUDOVIC. Y en a plus.

Maréchal a une espèce de hoquet et il glisse sur le divan.

Viviane est en train de boire un verre que le docteur lui a apporté.

VIVIANE. Après tout ce que j'ai fait pour lui... parce que, tout de même, il avait de sacrées manies le Stéphane Boissière.

LUDOVIC (*se reprenant un peu*). Pourquoi a-t-il éprouvé le besoin de faire une monstruosité pareille !

PROFESSEUR GARRON. Il a peut-être entendu quelque chose.

VIVIANE (*se levant*). Le magnétophone !

LUDOVIC. Un magnétophone, où ?

VIVIANE. Quand il ne dormait pas, il lui arrivait de dicter un chapitre au magnétophone.

LUDOVIC. Allez le chercher.

VIVIANE (*hésitant*). C'est qu'ils sont dans la chambre en ce moment et ils sont en train de...

LUDOVIC (*furieux, entre dans la chambre*). Vous dérangez pas pour moi, messieurs.

PROFESSEUR GARRON. Vous pensez qu'il a pu nous entendre avec cet appareil !

VIVIANE. C'est probable !

Ludovic ressort avec le magnétophone. Quelqu'un referme la porte derrière lui.

En effet, en remontant un des fils on arrive à un micro qui est posé sur le bureau même de Stéphane.

LUDOVIC. Il y a un micro dans cette pièce ?

VIVIANE. Oui, il dictait ici ou dans sa chambre. Il y a une télécommande.

LUDOVIC. Plus de mystère. (*Pendant ce temps on a branché le magnétophone. Ludovic le met en marche. On entend une voix.*) Qui est-ce ?

VIVIANE. Chut !

VOIX DE LUDOVIC. Il a ouvert un œil, il a décroisé les mains, bref, il est rongé par la bonne santé.

Ludovic manœuvre les boutons.

VOIX DE LUCIE. ... Alors, il faut choisir entre papa et la prison...

Ludovic manœuvre les boutons.

VOIX DE VIVIANE. Je ne vois pas... l'héritage peut-être... de toute façon dans six mois, dans un an, j'ai tout mon temps.

VOIX DE LUDOVIC. Vous peut-être, mais Francesco, lui, a l'air pressé.

LUDOVIC (*coupe le magnéto*). Inutile de continuer. (*A Viviane.*) Qu'il vous déshérite, vous, avec l'histoire Francesco, ça s'explique. Mais Lucie ! Ce n'est pas parce que nous avons un peu spéculé !

MARECHAL (*se levant d'un bond*). J'ai fait mon droit ! On ne peut pas déshériter ses enfants !

LUDOVIC. Si, quand l'enfant est d'un premier lit.

MARECHAL. Comment ça ?

LUDOVIC. Lucie est la fille que la femme de Stéphane avait eue lors d'un premier mariage.

MARECHAL. Elle ne porte pas son nom ?

LUDOVIC. Non, elle s'appelle de Blanchard, et dans ce cas-là elle n'a aucun droit.

MARECHAL. Alors, il n'y a plus d'espoir.

LUDOVIC. Pour l'héritage, aucun.

MARECHAL. Je porterai plainte.

LUDOVIC. Tout a été signé dans les règles, mais si tu veux me faire des ennuis, alors moi je raconterai comment...

Il lui parle à l'oreille.

MARECHAL (*s'effondrant*). Tu es un beau salaud... au sec...

Il tombe sur le canapé.

PROFESSEUR GARRON. Desserrez votre cravate !

Le Professeur Garron écoute le cœur de Maréchal.

MARECHAL. Je vais te tuer ! Te tuer !

LUDOVIC. Mais non, tu n'as aucun intérêt à mettre ton Conseil d'administration au courant de cette affaire.

MARECHAL. Est-ce que tu pourras me les rendre un jour, au moins !

LUDOVIC. Si tu m'aides, peut-être !

MARECHAL. Hein !

LUDOVIC. Je suis sur un joli coup dans l'immobilier.

MARECHAL. Une affaire.

LUDOVIC. Un vrai soleil. Trois cents bâtons au départ, huit cents à l'arrivée.

MARECHAL. Qu'est-ce que c'est ?

LUDOVIC. Une ruine classée par les Beaux-Arts sur un grand terrain, en plein Paris.

MARECHAL. Mais le terrain doit être hors de prix !

LUDOVIC. Non, parce que le terrain n'est pas constructible. On l'achète, en l'aidant un peu, la bâtisse va s'écrouler complètement, et quand elle ne sera plus qu'un tas de pierres, le terrain deviendra constructible.

MARECHAL (*les yeux brillants*). Oh ! Que c'est chouette ! Ce que c'est joli !

LUDOVIC (*l'entraînant*). Je vais tout t'expliquer en détail.

Ils sortent bras-dessus bras-dessous.

PROFESSEUR GARRON (*à Viviane*). Il a l'air d'aller mieux, Monsieur Maréchal, mais j'ai entendu son cœur, il ne lui faudrait pas beaucoup de chocs comme celui-là.

Viviane prend la main du Professeur et la pose sur son cœur.

VIVIANE. Et le mien, vous l'avez entendu ?

PROFESSEUR GARRON (*troublé*). C'est vrai ! Il bat très vite, mais ce n'est que de la nervosité.

VIVIANE (*battant des cils*). Je suis tellement désespérée.

PROFESSEUR GARRON. J'ai beaucoup pensé à vous depuis deux jours... Qu'allez-vous devenir, Viviane ! Ce Pronto, c'est sérieux ?

VIVIANE. Vous savez ! Maintenant, Francesco...

Elle a un geste las.

PROFESSEUR GARRON. Alors ! Qu'allez-vous faire ?

VIVIANE. Je ne sais pas, je ne sais plus... travailler... peut-être !

PROFESSEUR GARRON. Vous avez un métier ?

VIVIANE. Quand on est courageuse...

PROFESSEUR GARRON. Viviane, de toute façon, je suis décidé à acheter cet appartement. Et je voudrais... que vous continuiez à l'habiter et à le fouler de vos bottes rouges. Malheureusement ce deuil...

VIVIANE (*l'interrompant*). Vous savez, j'en ai des noires !

PROFESSEUR GARRON. Depuis que ma femme est partie, la solitude me pèse terriblement... Vous acceptez ?

Il lui prend les mains.

VIVIANE. Michel, dois-je comprendre...

PROFESSEUR GARRON. Il serait préférable que nous reprenions cette conversation plus tard, quand vous serez remise de cet affreux choc...

VIVIANE. Non, restez, Michel. Vous êtes de la famille maintenant.

Mr Atropos sort de la chambre de Stéphane et les regarde d'un œil rond.

Mr ATROPOS (*toussotant*). Le convoi partira à 14 heures précises.

Viviane se lève et se rajuste.

VIVIANE. Merci, Mr Atropos, nous serons prêts...

Mr ATROPOS (*souriant*). Ne vous dérangez pas.

Il sort et Ludovic entre aussitôt en se frottant les mains.

LUDOVIC. Les affaires reprennent ! Ça va chauffer.

Le téléphone résonne. Viviane décroche.

VIVIANE. Allo ! oui... oui, qui ça ? Louise ! Vous êtes sûr ! Bon, ne quittez pas... (*Elle pose le récepteur.*) Maître Bouloche veut parler à Louise.

LUDOVIC. A Louise !

VIVIANE. Vous ne devinez pas !

LUDOVIC. Vous croyez que c'est à elle...

VIVIANE. Il fallait bien que tout ça aille à quelqu'un.

Elle sort.

LUDOVIC. Viviane a raison, c'est la seule explication.

Louise entrant.

VIVIANE. Maître Bouloche veut vous parler, Louise.

LOUISE. Maître Bouloche ! Pour moi !

LUDOVIC. Puisqu'on vous le dit.

LOUISE (*prend l'appareil*). Allo ! Oui, c'est elle-même... Oui... oui... mais est-ce que je peux savoir pourquoi... Ah ! ah ! ah ! oui... oui jeudi... à 15 heures... Au revoir, monsieur. (*Elle raccroche.*) Il veut me voir... Il paraît que monsieur parle de moi dans son testament... et il m'a appelée madame Sauter !... Il y a des années qu'on ne m'avait pas appelée comme ça.

LUDOVIC. Que vous a dit le notaire exactement ?

LOUISE. Que j'étais son unique et seule locataire...

LUDOVIC. Légataire ! Son unique et seule légataire !

VIVIANE. Stéphane a fait ça !

LUDOVIC. Ah ! il a bien dû s'amuser.

VIVIANE. Alors, c'est Louise qui...

LUDOVIC. Oui, c'est Louise qui...

LOUISE. C'est Louise qui quoi ?

LUDOVIC. Qui va hériter !

LOUISE. Hériter ! Moi ? De tout... vous voulez rire !

LUDOVIC. Est-ce que nous en avons l'air ?

LOUISE. Mais il y a madame Viviane ! Lucie...

LUDOVIC. Même pas un rond de serviette !

VIVIANE. Voilà comment je suis récompensée de six mois d'amour et de dévouement.

LOUISE. Mais enfin, vous êtes sûrs ?

LUDOVIC. Puisqu'on vous le dit... elle m'agace !

LUCIE (*entre*). Pauvre papa... Ça y est ! Le chèque est à la banque... Pauvre papa...

LUDOVIC. Pauvre papa... Stéphane t'a déshéritée... Viviane aussi... c'est Louise qui décroche le gros lot.

LUCIE. Papa m'a fait ça !

LOUISE. Il me laisse tout.

LUDOVIC. Oui, tout ! C'est bizarre, mais moi, on m'annoncerait une nouvelle pareille, je comprendrais tout de suite.

LOUISE. Cet appartement est à moi ?

PROFESSEUR GARRON. L'appartement !

VIVIANE. L'appartement, oui !

PROFESSEUR GARRON. Ne craignez rien, je le paierai le prix qu'il faudra.

LOUISE. Le mobilier... les tableaux ?

VIVIANE puis LUCIE. Les deux Renoir aussi.

LOUISE. C'est incroyable !

LUDOVIC (*sarcastique*). Mais non ! Pourquoi ! Tenez, ici, dans cette bibliothèque, tous ces livres rares... La Fontaine en édition des fermiers-généralistes avec des gravures de Oudry ! Il y en a pour une fortune ! C'est à vous aussi.

LOUISE. Ça ne paraît pas vrai.

LUDOVIC. Sa propriété de Cannes.

LOUISE. La propriété de Cannes.

VIVIANE. La propriété de Cannes.

LUCIE. La propriété de Cannes.

PROFESSEUR GARRON. La propriété de Cannes.

LUDOVIC (*s'arrête, comme refusant cette idée*). La propriété de Cannes... mon dieu ! (*Sans voix.*) Cette splendeur où je ne suis allé qu'une fois. La petite maison des gardiens toute couverte de roses, la grande allée de dalles bordée par d'immenses vasques débordantes de fleurs. Le grand escalier aux deux lions de pierre. Le hall d'entrée en marbre de Carrare, avec tout au long, Foujita, Manet, Van Dongen. (*Africain.*) ... rien que ça. Et la chambre du premier où nous avons dormi... de Majorelle, la chambre. ! C'est à vous aussi. La salle de bains 1925, avec ses trois marches pour descendre dans l'eau. On aurait pu y nager la brasse... c'est à vous aussi. Le fumoir. Réplique exacte du club des officiers de l'armée des Indes à Calcutta. Je passe le grand salon et son immense piano, le petit patio... et le grand patio ! Les jets d'eau, les colonnades... Et la cave !

LOUISE. Oh ! Vous savez, moi, je ne bois pas !

LUDOVIC (*mauvais*). Ça ne m'étonne pas ! Quant au jardin ! Ces palmiers, ces mimosas, ces frangipanières, ces passifloras, ces bougainvilliers ! C'est à vous aussi. Le petit bois d'orangers, et l'argenterie !

~~Tu te souviens, Lucie, de ce dîner où l'on avait du mal à soulever sa fourchette. Ces plats immenses, ces soupières étincelantes, ces vases, ces lustres, ces pendules, ces miroirs, et tout ce que je n'ai pas vu, tout ce que je n'ai pas pu voir derrière ces portes fermées, dans ces placards fermés !~~

Ludovic s'effondre.

LOUISE. Si tout ce que vous dites est vrai, je ferai, croyez-moi, quelques transformations. (*Ludovic relève la tête, inquiet.*) A commencer par cet appartement, j'ai eu trop de mal à l'entretenir, je ferai sauter le vieux parquet dans la chambre de Monsieur.

PROFESSEUR GARRON (*doucement*). C'est un parquet Louis XIV. Nous en reparlerons.

LOUISE. Il grince, moi je préfère la moquette ; quant à la propriété de Cannes... Je ne supporte pas les herbes qui poussent entre les dalles. Je ferai cimenter l'allée.

LUDOVIC. Cimenter l'allée ! A cause des herbes ! Mais il y a un jardinier !...

LOUISE. Les Benetto ! Vous ne pensez pas que je vais les garder ! J'habiterai la petite maison des gardiens qui est très bien. Mon neveu habite tout près, il me fera le jardin...

LUDOVIC (*reprenant espoir*). Il aime les fleurs !

LOUISE. Non, il fera des légumes. Vous avez vu le prix des tomates cet été à Nice ?

LUDOVIC (*implorant*). Mais Louise, toutes ces fleurs...

LOUISE. J'aurai des poules, des lapins !

LUDOVIC (*anéanti*). Et la maison, Louise, la maison !

LOUISE. Elle est trop coûteuse à chauffer. Je la fermerai.

LUDOVIC (*souffrant*). Fermée ! Une maison pareille fermée !

LOUISE. Et le poste de télé couleur ! Il est à moi aussi ?

LUDOVIC. Oui, Louise, le poste de télé aussi... qu'est-ce que vous allez payer comme droits de succession !

LOUISE (*regarde autour d'elle. Elle fait le tour de la pièce*). Alors tout m'appartient ! Cela me fait tout de même un drôle d'effet ! Tous ces livres qu'il va falloir que je lise. (*Soudain, elle s'arrête devant la collection d'armes et se tourne vers Viviane.*) Viviane, il faudra penser à me rendre ma paire de pistolets !

VIVIANE. Mais Louise...

LOUISE (*la reprenant*). Madame Sauter !

FIN